

ACTUALITÉ ET ÉVANGILE NOUS PRESSENT

Par Yves Petiton

Ce numéro offre au lecteur le parcours réalisé au cours de trois journées de formation, l'été dernier. Parcours de croyants qui réfléchissent les défis actuels, la difficile cohésion du corps social aujourd'hui, et la façon dont ils comprennent leur responsabilité évangélique dans la société française.

En 2012, l'Assemblée générale de la Communauté Mission de France avait exprimé le souhait d'approfondir notre façon de vivre la co-responsabilité missionnaire. Une démarche de formation apparaissait pour cela nécessaire, car nos « équipements » théologiques, au sein de la CMDF, sont divers. Or, pour mener une recherche commune, des outils communs s'avèrent indispensables. Le parcours, prévu pour deux ans, visait à réfléchir à la manière dont nous portons ensemble la responsabilité de la mission, de manière différenciée. Il a finalement duré 4 ans.

Pour cette mission, à cette AG 2012, Jean-Marie Ploux nous interrogeait : « Portons-nous la question de Dieu ? » Expression un peu obscure pour certains, reformulée par Jean Toussaint

dans une visite d'équipe : « N'êtes-vous pas devenus muets sur Celui qui vous anime ? ». Autrement dit, n'avons-nous pas intégré la sécularisation au point de rester silencieux sur ce que nous avons reçu et ce que nous découvrons de Dieu, dans le compagnonnage au milieu d'hommes et de femmes de convictions diverses ?

La première étape, en 2014, a consisté à nous redire ensemble ce que Jésus-Christ avait inscrit comme parole de salut dans l'humanité. Ce mot de salut est devenu un peu désuet. Pourtant, il en est bien question dans toutes les situations, aux quatre coins de la planète, où l'avenir paraît incertain et la vie menacée par des conflits économiques et politiques. L'actualité nous presse, comme nous le disait le cahier 4. Mais l'Évangile aussi ! Geneviève Comeau nous a alors proposé des synonymes à ce terme de salut : réconciliation, l'espérance d'une fraternité restaurée ou royaume (et l'espace relationnel). La notion de royaume a été au cœur du concile Vatican II : l'Eglise témoigne de la venue du royaume en Jésus-Christ, mais son témoignage reste toujours en deçà de ce qu'elle annonce !

Centrée sur le Christ, l'Université d'été s'attelait à la mission portée ensemble. L'Université d'été 2014 avait pour titre : « Pour quoi Tu nous envoies ? » Formulation dissonante pour dire que, par le baptême, nous sommes constitués témoins du Christ et envoyés. Mais aussi pour souligner que la Mission de France est née de l'envoi de prêtres en équipes, rejointe très vite par des équipes féminines et par d'autres partenaires au fil de la route. Cet envoi est la marque de notre corps mais les membres le portent diversement. Nous avons assumé, à plusieurs étapes de notre route, de cheminer avec cette diversité d'engagements.

Durant cette Université d'été 2014, nous nous sommes confrontés à des expressions théologiques diverses. Les unes insistaient sur l'altérité de Dieu et son initiative. D'autres, sur la

quête de Dieu qui habite les hommes et sur l'humanité de Dieu que nous révèle Jésus-Christ. L'enjeu est d'articuler ces deux dimensions (don et réception). Un texte d'Etienne Grieu a eu beaucoup d'écho. Il nous situait, à la suite de Jésus, dans une « vie mêlée », dans des zones grises, ni blanches ni noires, sans cesse contraints au discernement pour tracer notre chemin. Nous tenant là, partageant les combats des hommes au quotidien, nous témoignons en creux d'une présence autre. L'invitation lancée aux équipes, dans la marche vers l'Université d'été 2016, était de relire nos vies mêlées pour y discerner des « rendez-vous d'ordre sacramentel » où une Parole prend chair, où nous découvrons l'Esprit à l'œuvre.

Un nouveau cahier a été préparé en fin d'année 2014. Envoyé début janvier 2015, il est arrivé au lendemain des meurtres à Charlie Hebdo et à l'Hyper Cacher de Vincennes. Il a semblé décalé face à l'actualité brûlante, et pourtant il invitait à réfléchir à ce qui peut faire tenir le corps social quand Dieu n'en est plus le fondement, et sur ce que l'Eglise peut apporter comme contribution face aux défis de la cohésion sociale. Les événements des mois suivants, en France et dans le monde, rendent plus manifeste le besoin de travailler cette question. Dans ce chantier, l'Eglise n'est pas en surplomb. Appelée à repenser ce qui la fait tenir, ce qui la constitue comme corps social particulier au sein de corps sociaux divers, elle peut témoigner pour le service de tous sans prétention de monopole.

Des équipes ont eu des temps de partage à partir des propositions de lectures sociologiques, bibliques ou théologiques au cours de l'année 2015.

Un numéro de la LAC¹ a donné la parole à de multiples « serviteurs de la Parole ». Ils y décrivent comment, personnellement et avec d'autres, ils s'engagent dans la vie mêlée,

.....
1. LAC n° 283, janvier 2016.

comment ils accueillent la Parole de Dieu dans l'histoire des hommes, comment ils l'y reçoivent et l'y inscrivent. Le cahier 4 invitait à lire ces articles pour se confronter à d'autres pierres vivantes de l'Eglise ou à la tradition théologique relue par l'un ou l'autre.

L'équipe de préparation de l'Université d'été 2016 a opté pour une démarche de formation, plus que de recherche commune. Il s'agissait de vivre un parcours pour approfondir ensemble notre co-responsabilité missionnaire différenciée. Les choix de quatre interventions, riches de prolongements possibles, le temps court pour une dimension formative, une moindre interactivité entre participants et intervenants, choix délicats en amont, se sont révélés discutables et contestés ! Mais l'ensemble a permis un parcours en trois étapes présenté dans les pages qui suivent.

Pour le Comité de rédaction

PROCHAINS THÈMES :

N° 288 UN NOUVEAU SOUFFLE POUR LA DÉMOCRATIE

N° 289 LA MISSION, UNE IDÉE NOUVELLE



ETAPE I : UN CORPS SOCIAL EN GENÈSE...

Par Yves Petiton

Yves Petiton est médecin d'enfants en IME (Instituts Médico-Éducatifs), prêtre de la Mission de France. Il fait partie de l'équipe de mission à Ivry-sur-Seine.

Partir des relations concrètes qui sont les nôtres et des enjeux globaux de la société, c'est le sens du questionnement sur le corps social, première étape du parcours retenu.

Comment, nous ne sommes pas qu'une addition d'individus, mais une nation, un peuple... ?

Débat bien actuel ! Nous nous sommes demandés : dans ce corps social, qu'engageons-nous de la Parole chrétienne, comme pratique, comme symbolique... ?

Pour amorcer la réflexion, la parole a été laissée à deux témoins à partir de leur réalité : Marie-Thérèse dans un dialogue avec un homme atteint d'une maladie neurodégénérative. Pierre Laurent, prêtre ouvrier retraité, envoyé au Cambodge pour accompagner de jeunes ruraux devenus ouvriers dans la capitale. Ils ont relu leur compagnonnage inspiré

par leur foi chrétienne dans cette « vie mêlée » que l'on peut voir comme un rendez-vous d'ordre sacramentel selon l'expression d'Etienne Grieu.

Face aux enjeux globaux perçus dans nos engagements et dans nos échanges, les institutions nous paraissent parfois décevantes dans leurs raideurs et lenteurs à évoluer, au point que nous sommes tentés de les disqualifier. Par le développement des nouvelles technologies apparaissent de nouvelles manières de faire lien social. Dans 'le monde vécu'¹, celui des connexions directes, des réseaux, de l'émotif, je rentre et sors quand je veux, le lien est plutôt systémique. Dans 'le monde commun', il est créé par les institutions qui font du commun : Église, État, école, etc. Les liens y sont d'ordre systématique et symbolique. Or le monde vécu est en train de déconstruire ce monde commun. Peut-on penser une autre manière de construire le monde commun à partir du monde vécu actuel ? Peut-on penser l'institution à partir de la fragilité et non de la force ? La fragilité peut-elle être une ressource pour changer l'institution ? C'est ce qu'Elena Lasida a proposé à partir du travail d'un groupe « Justice et paix ». La MDF est née d'un déplacement de l'institution classique qu'Elena résume par trois mots : aller vers,

signe et parole. Elle en tire une conséquence : « Vous avez une capacité à déplacer les frontières ! » Pour elle, trois frontières que la MDF a déplacées sont aujourd'hui à redéplacer : *Entre intérieur et extérieur. Entre ordinaire et extraordinaire. Entre communauté territoriale et communauté d'intérêt.* Elena termine en nous interpellant : « Aidez-nous à sortir et à trouver des signes pour dire ce que nous sommes et ce qui nous fait vivre ! »

Jean Toussaint y a fait écho par son témoignage à partir de l'Algérie où il réside : « Qu'est-ce qui nous fait tenir alors que nous vivons tant de pertes ? ». Il a retenu deux appuis : tous les justes rencontrés, humbles faiseurs de ponts là où ils sont, et le rendez-vous régulier de l'eucharistie avec une poignée de chrétiens, célébrée en arabe, dans la langue de l'autre/l'hôte.

Le débat qui s'est instauré entre Elena, Jean et la salle a pointé l'articulation entre l'engagement et la désappropriation du résultat de ce que l'on fait. Celle-ci, quoique non exclusivement chrétienne, renvoie à l'expérience de la transcendance et à l'incarnation vécue par le Christ.

1. Bernard Perret, *De la société comme monde commun*, Paris, Desclée de Brouwer, 2003.



UN CORPS SOCIAL EN GENÈSE OÙ LA PAROLE S'INVITE... OU LES ÉCHOS D'UNE RÉUNION D'ÉQUIPE MISSION DE FRANCE

Par Marie-Thérèse Weisse

Marie-Thérèse est membre de l'équipe Mission de France de Lorraine. Elle participe à des actions associatives qui tendent à faire lien, à "être avec" des personnes qui, pour différentes raisons, risquent l'exclusion, la mise à l'écart de notre vie sociale.

Pour la préparation de la réunion d'équipe, je relis le texte d'Etienne Grieu proposé en préparation de l'Université d'été :

Lorsque je prends au sérieux la vie de mon quartier, de ma commune, de mon entreprise, lorsque je me dépense pour une association ou une section syndicale, ce n'est pas seulement pour être au clair avec moi-même et réjouir ma conscience. Loin d'être une simple question de cohérence et d'éthique, on peut y déceler aussi un rendez-vous d'ordre « sacramentel », un rendez-vous avec Celui qui sait trouver des passages là où l'humanité se complique. Si j'ai compris cela alors, lorsque je me tiendrai à l'église devant l'autel, ce qui s'y célèbre prendra un tout autre relief. L'eucharistie pourra être reçue comme le signe vivant d'un chemin

ouvert au cœur des pires fermetures. Je repense alors à Jean-Pierre. Lors de sessions que nous partagions dans une maison communautaire, il évoquait surtout ses passions : la musique et la littérature. L'année 2014 avait été très difficile pour lui (décès de sa mère, aggravation des problèmes neuromusculaires qui perturbent son équilibre et sa motricité). En janvier 2015, je prends de ses nouvelles. La situation s'est nettement aggravée après une chute dans son appartement, dont il n'a pu se relever seul. Les soins et remèdes n'ont pu améliorer la situation ; il doit se résoudre à quitter son appartement où il vivait seul - avec l'aide de différentes personnes - pour entrer dans une maison accueillant des personnes qu'on appelle dépendantes. L'admission doit se faire rapidement.

Nous comprenons tous ce que peut susciter un tel changement : décisions multiples à prendre, détachements, séparations, choix d'avenir en fonction des offres et possibilités existantes, départ en milieu inconnu, alors que les capacités motrices déclinent et que l'autonomie diminue.

Je me sens tenue d'être là, à ma manière, disponible au téléphone. « Tenue » ... ni par des liens familiaux ni par un élan affectif. « Être à cette

place » pour une présence dans un moment de passage. Alors que plusieurs personnes préparent le déménagement ou contribuent aux démarches administratives, je suis là, sans le souci de « faire », sans me mettre dans une attitude « professionnelle ». Je mets du temps de parole et d'écoute à la disposition de Jean-Pierre sans autre intention que de converser, autant qu'il sera possible.

Est-ce cela qu'à la Mission de France, on appelle « envoyée » ?

D'autres mots me reviennent à l'esprit. « L'Église se fait conversation » : Paul VI, au Concile, invitait tous les disciples du Christ à un dialogue sans limites et sans préalable avec tout homme.

Le manifeste de la Mission de France nous indique aussi que trois responsabilités s'imposent à nous, dont celle-ci : « Vivre l'Église aux lieux de la rencontre et du dialogue ».

Dans les échanges téléphoniques, avant qu'il ne quitte son appartement, Jean-Pierre laissait entendre les séparations et les pertes que ce départ impliquait : perte des contacts, perte d'un environnement connu et des lieux où s'est construite une mémoire, perte d'une grande partie des documents qui faisaient jadis le support

de sa vie professionnelle et nourrissaient sa passion musicale... Perte qu'il transformait, autant que possible, en dons, mais, renoncement tout de même.

Le laisser dire, le laisser ne rien dire...

Quelques mots de ma part pour signifier que j'entends.

Après avoir raccroché, ce sentiment de perte résonnait encore en moi. Il devenait mien. Je me sentais vide, inopérante, impuissante. Tout le contraire de ce que les Évangiles nous disent des rencontres de Jésus avec ceux qui sont en souffrance. Conclusion : je ne suis pas le Sauveur !

UN RENDEZ-VOUS SACRAMENTEL ?

Lors d'une rencontre en équipe CMDF, au moment de la prière, l'une de nous cite ce passage de Madeleine Delbrêl :

Dans nos vies, le Christ-Église doit aimer à l'aise dans le sens même de son amour. Le sens de cet amour est un mouvement, un élan. Aux Apôtres la dernière consigne est : « Allez... », [Je vous ai établis afin que vous alliez]. Cet amour est comme un élan vital vers toutes

les extrémités de la terre, qu'elles soient géographiques ou qu'elles soient sociales. (...) Cet amour est comme un élan pour retrouver ceux vers lesquels le Christ s'est élancé le premier : les petits, les souffrants, les pauvres. [Les règles de cet amour sont les fameuses dimensions de saint Paul sur la charité, qu'il nous souhaite d'atteindre avec tous les saints sans exception et sans limites]. Les exigences de cet amour sont le "qui perd, gagne".

Un échange s'amorce entre nous :

- Ce « qui perd, gagne » me touche et ça m'évoque ton dialogue avec Jean-Pierre. Il me semble que c'est ce que Jean-Pierre a expérimenté ?

- Sûrement. Mais ce n'était pas du tout évident... Jean-Pierre vivait une perte, je la vivais aussi. Qu'est-ce qui, pour lui, pour moi, pouvait la transformer en « gain », en « bénéfice » ? Dans nos échanges téléphoniques, il y a eu des silences longs comme une absence, du vide comme un abîme entre lui et moi, des phrases lentes comme on les dit dans l'angoisse ou au soir d'une journée d'ennui, quand on s'est senti oublié.

- Tu parles beaucoup de silence et d'absence, mais je suis frappé par la profondeur de votre partage.

- Oui. Peu à peu sont venus, comme des bulles plus légères, de bons souvenirs de vacances, de voyages scolaires, de séjours familiaux au Sénégal. Un dimanche, il m'a confié qu'il avait écouté la Passion selon Saint Jean de Bach. Il ne se lasse pas d'entrer dans le génie de cette œuvre. Jean-Pierre est passé de la musique aux mots de l'évangile de Jean. Il lit cet évangile en grec - il était professeur de lettres classiques. Il l'écoute en allemand dans la Passion de Bach... et finalement nous avons parlé de Jésus, en français ! Je n'avais jamais entendu, dans les sessions d'été, Jean-Pierre parler aussi intensément de l'évangile. Il était discret en groupe, nous donnant parfois des indications sur la traduction de tel mot des évangiles. Mais là, c'est comme si un trésor caché se révélait !

- Ce ne serait pas cela un « rendez-vous sacramentel » comme le dit Etienne Grieu ?

- Peut-être... Plusieurs fois, l'évangile de Jean

s'est invité dans nos conversations, et ce n'est certainement pas terminé : Jésus devant Pilate, Jésus et Nicodème, Jésus et Marie à Cana, l'humour de Jésus... Bref, Jésus est devenu le tiers de quelques-unes de nos conversations. Un jour, Jean-Pierre m'a dit avoir parlé avec son accompagnateur, en allant en voiture à sa séance de kiné, de l'entretien de Jésus avec Nicodème.

- Je dirais qu'un rendez-vous est sacramentel quand le Christ prend corps dans la rencontre avec l'autre.

- Le corps du Christ ? Je ne comprends pas comment tu le vois là !

- À mon sens, le Christ prend corps dans la rencontre, quand la qualité de la relation permet à toutes les dimensions de l'humain de s'exprimer.

J'ai demandé à Jean-Pierre si, dans mon équipe Mission de France, je pouvais évoquer le dialogue que nous avons eu, en particulier comment l'évangile de Jean s'était peu à peu « invité » dans nos échanges et certains jours, y avait pris

une place importante. Il m'a répondu : « Bien sûr ! Dialoguer avec d'autres personnes donnera d'autres éclairages. C'est une façon de continuer. L'essentiel est de parler. L'évangile de Jean n'est pas un texte écrit par des gens immobiles derrière leur écritoire. Il y a eu des premiers témoins qui

avaient rencontré Jésus, puis d'autres en communauté ont reçu le témoignage des témoins. Ce qui prime, c'est la parole, c'est le mot de l'évangile de Jean. Ils ont transmis ce qu'ils avaient au cœur de leurs échanges avec leur foi, leurs idées, leurs sentiments... »





ÊTRE LÀ PAR L'AMOUR DE CELUI QUI NOUS AIME

Par Pierre Laurent

Pierre est membre de l'équipe dimension internationale de la Mission de France. Après avoir travaillé longtemps pour la coopération internationale à la CFDT, puis comme volontaire avec l'Institut Belleville, il est depuis 7 ans au service de la pastorale vie ouvrière à Phnom Penh au Cambodge.

Je suis arrivé le 1^{er} Mai 2009 au Cambodge, sur demande de l'évêque de Phnom Penh et avec l'accord de celui de la Mission de France. Il y avait bien des prêtres pour le rural mais pas de prêtres pour le monde ouvrier... Aujourd'hui, le contrat entre les deux évêques a été renouvelé.

Quelle est la mission pour laquelle j'ai été envoyé au Cambodge ?

Il s'agit de faire vivre un comité pastoral « Vie ouvrière » pour une présence dans ce nouveau et important secteur composé aujourd'hui de 700 000 personnes dans le textile, l'habillement, la chaussure et la métallurgie.

L'environnement est hostile et répressif. En est témoin la dernière mesure législative concernant les associations, ONG et syndicats : « Le gouverne-

ment peut les fermer si ceux-ci mettent en danger les traditions du pays ». Ceci, sans avoir à en donner les raisons ! Ce sont soi-disant les ONG et les associations financées par les étrangers qui sont visées !

Il est vrai que les grosses ONG, y compris Caritas, versent à leurs responsables des salaires 15 fois supérieurs à ce que perçoit une ouvrière du textile qui travaille 6 jours sur 7 à raison de 10 heures par jour, pour un salaire de 140 dollars (jusqu'à 200 dollars avec les heures supplémentaires).

Ceci nous ramène à mon quotidien. Un quartier composé d'usines (un parc industriel) et de cités dortoirs pour les ouvrières et les ouvriers. Une banlieue de 200 000 ouvriers en périphérie de Phnom Penh qui compte 1,5 million d'habitants, la capitale du Cambodge ayant 15 millions d'habitants dont 70 % des actifs sont des ruraux. Notons au passage que le Cambodge reste un des pays les plus pauvres de cette région du sud-est asiatique après le Myanmar (Birmanie). Une pauvreté héritée d'un passé guerrier subi ou voulu ; mais ce pays dispose d'un gros potentiel de développement. Qu'est-ce que le comité pastoral « Vie ouvrière » me demande de partager avec les ouvrières et les

ouvriers, hormis les grandes manifestations que sont : les festivals, les occasions de découverte du pays, les rencontres de la mission ouvrière, la journée « Dignité », etc.

Au quotidien, je loge et vis au foyer des jeunes travailleurs que nous avons lancé dans cette zone industrielle, il y a déjà quatre ans. Nous sommes une quinzaine de résidents.

Regard, bref échange au départ pour le travail à 5 ou 6 h le matin puis, en fin de journée, vers 19 h, demander : « Comment s'est passée la journée ? As-tu mangé ? As-tu des nouvelles de ta famille au village ? As-tu assez d'argent pour les appeler ? Quand penses-tu les revoir ? » Etc. Laisser libre cours à leur curiosité vis-à-vis de ce que je peux montrer de ma vie : « Qu'est-ce que tu écris ? Ça sent bon, le plat que tu as préparé. Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? C'était une réunion avec qui ? Seras-tu à la réunion dimanche avec toute la maison ? On devrait parler de ceux qui ne nettoient pas, etc. » Des actions et des animations qui ont pour but de responsabiliser chacune et chacun dans cette vie de groupe : se rendre sur place quand il y a des grèves, ou des accidents de transport, photographier, etc.

Puis écouter. Pourquoi ? Quelles sont leurs de-

mandes ? Qui les représente ? Aller là où ils vont, comprendre les « pourquoi ? » de leurs comportements. Mesurer les tiraillements qu'ils vivent entre les deux ou trois fois par an, quand ils vont au village pour les fêtes traditionnelles, avec le tour à la pagode par respect ou par crainte et à l'opposé, les lieux fréquentés en ville. Eclatement des repères, plus de lieu fédérateur ni de modèle de comportement. Modernité, consumérisme débridé, sexualité dévoyée... Autonomie à gérer, liberté et responsabilité. Ce sont leurs nouveaux apprentissages. C'est désormais leur environnement.

L'ÉGLISE

Dans un panorama bouddhiste à 90 %, l'Eglise est organisée avec des responsables formés sur le modèle occidental. Elle imite l'Eglise d'Occident et copie le modèle européen, comme le disait un prêtre français présent ici depuis une quinzaine d'années. Plus loin, ce même prêtre constate que nous sommes dans le régime de la transmission du Christ aux autres. Etre chrétien est synonyme d'être occidentalisé. Est-ce cette raison qui explique que des chrétiens retournent au bouddhisme ? Quand les Khmers se reconnaîtront dans l'Eglise avec leur

identité, ce sera une grande avancée.

En ville, tout se complique. Face aux pertes de repères et à l'absence d'un modèle de référence, nous essayons de favoriser l'élaboration de leurs réponses de vie dans un monde moderne : éducation, rôle de la femme, rôle de l'homme, place de l'enfant, sexualité, droits de l'homme, relation avec la nature et les êtres animés.

Personnellement, je suis loin des fastes de l'Eglise, « loin de l'Eglise supermarché de la charité, de l'Eglise vache à lait ». Comme le dit le prêtre Gérard : « Les bonzes sont toujours là ; les prêtres, il faut aller les chercher ! »

Si des prêtres pouvaient être dans la vie ordinaire et non dans des bureaux comme permanents ! Ils sont perçus comme des employés d'organisation. Le nombre très faible de chrétiens, pour certains, obligés à la discrétion, ne constitue pas un témoignage collectif ! Faut-il attendre, comme le pensent certains prêtres, que des laïcs soient issus de ce milieu du travail ?

Pour le moment, l'Eglise au Cambodge cherche à devenir des communautés aux couleurs locales. En interne se réalise un gros effort de formation des laïcs et, depuis trois ans, des prêtres se forment sur place.

En dehors, c'est une Eglise qui cherche à se faire voir, y compris par la construction d'églises sur le modèle paroissial. Une cathédrale viendrait couronner le tout. Sans doute est-ce la juste voix car elle est dominante.

Le mode de présence des membres du comité « Vie ouvrière » est tout imprégné d'une autre attitude : au nom de la dignité des filles et des fils de Dieu, vivre les mains pleines d'humanité. C'est là que Dieu se donne à chacune, à chacun et à tous les autres (la multitude) d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Vivre l'encouragement, une vision positive de la vie (jamais prisonnier de son karma), la tendresse, des rapports non hiérarchiques mais fraternels : « Tu as autant de valeur que lui, que moi. »

Comme souvent, le nouveau, en l'occurrence la vie ouvrière, échappe à l'Eglise qui s'installe et se fait voir auprès des pauvres. C'est dans ce cadre que je suis arrivé à deux convictions essentielles :

1 - Voir bien sûr, observer et chercher à comprendre, avec tous les moyens disponibles et les ressources humaines dans ce domaine, mais surtout, voir avec le cœur.

2 - Se laisser voir, tenter de ne pas laisser une seule barrière humaine, idéologique ou religieuse pour se préserver ou se mettre à l'abri, se laisser voir jusque dans ses manques et son espérance.

De cette sorte, de façon d'abord non orale, **vivre un dialogue**, créer un état de confiance réciproque qui élève chacun vers ce qui peut devenir beau et grand.

Pour exprimer de façon bien meilleure, je citerai un très court passage extrait d'une thèse de doctorat ès lettres et sciences humaines à l'Université Paris X-Nanterre intitulée *Le phénomène Teilhard, l'aventure du livre, le milieu divin*, réalisée en 1994 par une chinoise, Mme Wang Hai-Yan et parue chez Aubin, dans la collection « Science et spiritualité. »

Mais nous croyons cependant qu'il y a une part commune et universelle dans toutes les grandes traditions, que la Vérité est une, et que le mystère de la relation entre l'homme et le Divin est le même partout. Dans les différentes voies mystiques et spirituelles que les hommes ont suivies et suivent en des temps

et des lieux différents, nous sommes persuadés que plus on progresse réellement, mieux on arrive à se comprendre les uns les autres, au-delà de nos différences. L'important est de s'y engager.

L'urgence est de se laisser voir, être là, faire, puis, quand on nous le demande, manifester que c'est par amour de Celui qui nous aime.



LES DEUX REPAS

Par Jean Toussaint

Jean Toussaint, prêtre de la Mission de France, a vécu une quinzaine d'années à Alger où il a travaillé dans le milieu associatif et a animé la communauté paroissiale d'Hussein-Dey. Il vient de prendre sa retraite professionnelle et de déménager à Tlemcen, à l'ouest du pays.

Le ramadan vient de se terminer.

C'est la période de l'année où je mesure le plus la distance qui sépare la société d'où je viens de celle où je vis, l'Algérie.

Je découvre à quel point, en bon chrétien progressiste occidental, j'ai perdu les points de consistance qui font de ce mois un temps fort de la vie des croyants musulmans.

J'ai perdu le sens du carême, l'idée que la privation fait plaisir à Dieu.

J'ai perdu l'angoisse de l'au-delà, du jugement dernier.

J'ai perdu le sentiment de l'obligation, de ce que l'on devrait faire pour être conforme, solvable.

J'ai perdu le goût des grands rassemblements, des litanies, des prêches.

J'ai perdu la tranquille assurance d'être du bon côté.

J'avais reçu tout cela dans mon enfance, mais je l'ai perdu, irrémédiablement.

Ce n'est pas une libération délibérée, un affranchissement décidé, plutôt une sorte de dissolution silencieuse, de laminage souterrain, sans vraiment que je m'en rende compte. Le bloc de mes certitudes et de mes assurances a été sapé.

Je n'ai pas vraiment la nostalgie de ce que j'ai perdu, je me demande seulement ce que je suis devenu, ce que je deviens. Et si ce constat est partagé, je me demande ce que nous sommes devenus, ce que nous devenons, comme hommes et femmes croyants, comme chrétiens, comme catholiques romains, membres de la communauté Mission de France, la question se redouble ici en Algérie.

Nous avons misé sur l'inculturation, sur la pâte humaine.

Quel est le coût de ce parti pris, quel est son gain ?

Durant un mois, chaque soir à la maison, il y a eu un f'tour préparé soigneusement par mon colocataire et partagé parfois avec quelques amis comme

lui, musulmans non pratiquants mais faisant le ramadan. Pourquoi ? Qu'y a-t-il dans leur tête, dans leur cœur ? Vivant hors de leur famille, rien ne les y oblige. Leur appartenance sociale, culturelle ? Sans doute, mais pas seulement. J'y devine une exigence intérieure profonde, comme soudée à leur identité.

J'ai partagé leur effort difficile à ma manière, sans boire ni manger après mon petit-déjeuner, sans cacher ma différence désireuse de proximité.

Sous l'influence du piétisme importé du Moyen Orient, le f'tour est devenu de plus en plus en Algérie un repas sacré, auquel il est déconseillé d'associer des non-musulmans. Ce f'tour quotidien au presbytère d'Hussein-Dey, je l'ai vécu comme une expérience d'hospitalité paradoxale : celle d'un hôte de ramadan.

Cette expérience consonne avec bon nombre des témoignages qui me parviennent des membres de la communauté Mission de France : l'énigme de l'altérité et ces fragiles lueurs de rencontre, indices d'une proximité insoupçonnée. La dissolution de nos carapaces induit des expériences nouvelles, une sorte de porosité, un parfum d'humanité.

Mais l'expérience de la situation minoritaire, de

l'impuissance, de la fragilité, cette expérience que nous vivons tous et qui est comme exacerbée quand on vit en terre étrangère, cette expérience a ses limites : elle suppose, pour être vécue durablement, une force retrouvée, un minimum d'assise, une consistance.

Je me pose particulièrement cette question au terme d'une période difficile que notre équipe vient de vivre en Algérie. Période qui nous fait mesurer que l'émigration en terre étrangère telle que nous la vivons en Algérie, à contre-courant, est certes une belle aventure dans un monde tenté par le repliement, mais une aventure aride, au gré du pays et de l'Eglise d'accueil. Interrogez Jean-Marie Lassaussé qui, après une dépression, vit une quasi-expulsion d'un lieu qui, pourtant, se veut le symbole même de la rencontre et pour l'avenir duquel il s'est totalement investi. Faut-il rester dans un pays qui politiquement refuse ce symbole dont on parle tant, ailleurs ? Interrogez Guillaume Michel, qui se sent souvent bien seul, dans son effort pour créer des liens avec la culture et la recherche algériennes.

De mon côté, j'ai expérimenté que le ministère

confié est une grâce qui parfois se fait lourde. Durant six ans, j'ai été totalement ostracisé par l'évêque du diocèse au service duquel j'ai été envoyé. Etrange réponse à la disponibilité. Où en suis-je de la promesse que j'ai faite dans les mains d'un autre évêque, il y a 35 ans ? Comme pour enfoncer le clou, la carte de résidence de 10 ans à laquelle j'avais normalement droit ne m'a pas été accordée...

Oui, le pays comme l'Eglise qui nous accueillent ne nous ont pas épargnés.

Qu'est-ce qui me, nous, fait tenir ? Où se niche le lieu de ma, de notre résilience ?

Une idéologie, un courant d'idées partagées ? Cela pouvait être le cas, dans les années 70, où les utopies et les combats de libération consonnaient avec le souffle conciliaire. En 1981, lors de la première messe que j'ai célébrée le lendemain de mon ordination avec le groupe des prêtres-ouvriers du 92, l'un d'entre eux m'avait dit : « Tu es envoyé en Egypte, soit, mais à condition d'y faire la révolution... ». 35 ans plus tard, je n'ai pas vraiment réalisé ce programme ! Et les révolutions arabes intervenues depuis sont loin d'avoir donné

à ce jour le résultat rêvé !

Un collectif porteur qui fait chaud au cœur ? C'est ce que nous allons vivre durant ces quelques jours, mais le reste du temps, chacun n'est-il pas renvoyé à sa propre solitude ?

Si je relis les 16 années que j'ai passées en Algérie, deux points d'appui me viennent comme intrinsèquement liés.

Le premier, ce sont tous les justes rencontrés. Des hommes, des femmes, des jeunes, des vieux, autant de visages qu'il m'a été donné de découvrir. Une image est gravée dans ma mémoire : en novembre dernier, le jour des attentats de Paris, 200 acteurs associatifs, algériens et français étaient réunis à Oran. Comment commencer nos travaux dans ces circonstances ? Après une minute de silence, main dans la main, ce sont d'abord les Algériens qui ont exprimé délicatement leur compassion et ont évoqué leur propre histoire, celle de la décennie noire, avec en arrière fond, celle la guerre d'Algérie. Ils ont résisté, ils sont restés et sont devenus les forces vives d'un pays paralysé par sa rente. Un slogan a jailli, repris par tous : « Rien ne pourra détruire les ponts que nous construisons. » Un mo-

ment fort d'expression physique d'une fraternité entre les deux rives. C'était comme l'illustration du blason de Pontigny !

Pour moi, de tels moments, rares mais précieux, sont comme des signes donnés du cœur de la mission confiée. Ce sont eux qui m'ont permis, qui me permettent de rester.

Le deuxième point d'appui, c'est ce rendez-vous régulier au presbytère d'Hussein-Dey, non plus en haut dans la salle à manger, mais en bas dans la chapelle, avec une poignée de paroissiens, dont quelques Algériens. Nous prenons toujours le temps d'échanger sur ce qui s'est passé les jours précédents. Vu notre faible nombre, nos chants sont hésitants, parfois recouverts par les bruits de la rue. Nous recevons les textes de l'Écriture, ceux du jour et non pas ceux que nous aurions choisis. J'aime célébrer en arabe, dans la langue de l'autre, peut-être justement pour balbutier en sa langue... ce que je ne peux pas lui dire lorsque je le rencontre, comme une continuation qui s'en tiendrait au désir. J'ai longtemps pensé que, comme prêtre, j'étais d'abord au service de la prière des autres... Ce n'est que progressivement que j'ai mesuré le rôle essentiel de ce moment dans ma vie d'humain, de chrétien, de prêtre. S'il y a une dimension

institutionnelle, instituante dans ma vie, c'est bien là qu'elle se situe.

Dominique Lanquetot, 90 ans, vient tous les dimanches. Il n'entend plus rien, il ne voit presque plus, mais il vient fidèlement, obstinément, à ce rendez-vous hebdomadaire. Un rendez-vous qui m'a permis, qui me, qui lui permet de rester.

Dans un pays où le prosélytisme est un délit, comment, où, avec qui, oser désigner Jésus-Christ qui est pour nous la racine de la fraternité expérimentée ? Sinon dans ce repas qui fonde cette fraternité dans une filiation commune ? « Pour vous et pour la multitude. »

Dans une église minuscule, plongée dans un pays presque totalement autre, comment, où, vers qui, vivre l'envoi ? Sinon vers celles et ceux auxquels il ne sera peut-être jamais possible de le dire avec les mots de notre tradition. « Pour la multitude et pour vous. »

Entre ces deux repas, le f'tour d'en haut et celui d'en bas, il y a donc comme un axe, reliant deux pôles qui n'existeraient pas l'un sans l'autre. Je l'avais appris jadis en théologie, je le vérifie encore aujourd'hui.

Qu'est ce qui me, nous fait tenir ? J'ai essayé de commencer à répondre à cette question. A vous, à nous de continuer.

Alger, juillet 2016.



REVISITER L'INSTITUTION À PARTIR DE LA FRAGILITÉ

Par Elena Lasida

Elena Lasida est docteur en Sciences sociales et économiques. Elle est née en Uruguay et est française d'adoption. Elle aime le passage des frontières entre le monde et l'Eglise, entre l'économie et la théologie, entre le tombeau vide et la nouveauté du matin de Pâques.

Crise financière, crise écologique, crise sociale... Il ne s'agit ni des crises conjoncturelles, ni des crises épidermiques provoquées par des phénomènes exogènes. Ce sont des crises profondes qui viennent de l'intérieur, du fondement même de notre vie en société. Elles interrogent le socle sur lequel s'est construite notre vie commune, autant au niveau local que planétaire. Elles déstabilisent les institutions autour desquelles s'organise notre vie collective : la famille, l'école, l'Etat, l'Europe, les institutions internationales... A partir de ces crises, nous voulons revisiter la notion d'institution, ou plutôt le processus d'institutionnalisation, car nous croyons que ces crises invitent à penser d'une manière nouvelle l'émergence et l'évolution des institutions. Et la nouveauté réside, à notre avis, dans la manière de concevoir le rôle et la

place de la fragilité dans ce processus d'institutionnalisation. Habituellement considérée comme un problème à résoudre ou un manque à combler, nous concevons, au contraire, la fragilité comme promesse de nouveauté, condition de la mise en mouvement, et base d'une véritable interdépendance. A travers une approche positive de la fragilité, se dégage une autre manière de penser l'institution, que nous essayons ici de commencer à dessiner.

(...)

■ UNE INSTITUTION QUI FAIT PLACE À LA FRAGILITÉ ?

Toute institution se caractérise par trois propriétés : la pérennité, la légitimité et l'encadrement. Si l'institution est définie par sa capacité à structurer la vie en société, elle doit pouvoir bénéficier d'une certaine durabilité (pérennité), elle doit être reconnue comme telle par les membres de la société (légitimité), et elle doit aider à « normaliser » les comportements individuels (encadrement). Chacune de ces caractéristiques peut être associée à une fonction spécifique : la transmission, la représentation et l'orientation. Pour pérenniser

l'institution, il faut que ses fondements puissent être transmis d'une génération à l'autre. Si elle est légitime, ceci signifie que ses membres s'estiment représentés par elle. L'encadrement suppose que l'institution oriente les décisions et les comportements individuels.

Ces fonctions contribuent à la constitution du vivre ensemble en l'inscrivant dans la durée (grâce à la transmission), en lui donnant de l'unité (car elle représente l'ensemble), ainsi que la possibilité d'agir dans le cadre d'un projet commun (à travers des orientations reconnues par tous). Or, ces effets positifs sont également associés au risque de quelques effets négatifs : la recherche de continuité peut produire de la rigidité, celle d'unité peut enfermer dans l'uniformité, et la référence à un projet commun peut être vécue comme une imposition.

Pour éviter ces risques, il est nécessaire de promouvoir du mouvement dans l'institution : en cherchant la continuité et à la fois le renouvellement, en assurant l'unité tout en laissant place à la diversité, en orientant l'action tout en laissant une marge de liberté. Ces mouvements supposent qu'on fasse place à la fragilité : à la discontinuité qui ouvre au nouveau possible, à la différence qui

ouvre à la pluralité, au projet singulier qui ouvre de nouvelles formes d'action. Certes, ces fragilités rendent l'ensemble vulnérable, mais en ouvrant la voie à une nouveauté possible, elles permettent à l'institution de mieux assurer sa fonction.

Ces fragilités déplacent la manière habituelle de concevoir un processus d'institutionnalisation et invitent à le penser sous le mode de la fécondité plutôt que de la force, sous le mode du rapport à l'altérité plutôt que sous celui du contrôle, dans une logique d'habilitation (*empowerment*) plutôt que de domination. Le tableau (page 27) synthétise cette évolution.

Face à la déstructuration constatée du monde commun, cette manière de penser le processus d'institutionnalisation ne vise pas à rétablir les références institutionnelles d'avant, mais plutôt à chercher les nouveaux équilibres qui permettront de reconstruire un monde commun accordé aux réalités d'aujourd'hui. Les trois déplacements indiqués expriment justement trois lieux nouveaux d'équilibre entre les forces contraires qui caractérisent toute institutionnalisation.

■ DE LA FORCE À LA FÉCONDITÉ, PREMIER DÉPLACEMENT

D'une part, il s'agit de penser l'institution sous le mode de la fécondité plutôt que de la force. Ce déplacement remet en question une anthropologie sociale héritée de la modernité qui situe en premier l'individu et son autonomie. Cet héritage se fie à une représentation de l'humain basée sur l'image idéalisée d'un homme accompli et autosuffisant. Une image prégnante et pourtant discutable. Celui ou celle qui ne peut ignorer ses faiblesses liées à l'âge, à la maladie, au handicap se trouve dévalorisé ; serait-il moins humain si la dépendance lui est nécessaire pour vivre ? Certains auteurs en viennent à cultiver le flou à partir d'un « moins humain » qui glisse vers du « non humain ». Ce point de vue privilégie la catégorie de puissance, la qualité de l'humain se mesurant d'abord avec l'affirmation de sa force.

Cependant, la déconstruction des idéologies de progrès, de puissance et d'autonomie absolue de l'individu, si elle s'avère nécessaire, demeure insuffisante. L'idée d'une indépendance absolue n'est-elle pas une illusion ? Une voie intéressante de reconstruction se profile avec la notion de solli-

citude mutuelle¹. « La sollicitude vaut comme une réponse à la dépendance. Elle met en péril notre croyance en l'autonomie des individus, si ancrée dans la civilisation européenne. Sortir de soi devient alors une nécessité². » La sollicitude comprise comme la capacité de prendre soin d'autrui constitue ainsi une alternative à l'idée de force et de puissance pour penser l'institution. Si la puissance est une manière de s'imposer sur autrui, la sollicitude est plutôt une forme de fécondation car en prenant soin de l'autre, on suscite et on fait jaillir la force de vie cachée en lui.

■ DU CONTRÔLE À L'ALTÉRITÉ, DEUXIÈME DÉPLACEMENT

Deuxième déplacement proposé : penser la référence institutionnelle sous le registre de l'altérité plutôt que sous celui du contrôle. On prête fréquemment aux institutions des sentiments et surtout des volontés. Par exemple, il est de bon ton de parler des décisions des marchés, de leur confiance ou de leur défiance. Nous pouvons y voir

un reliquat de pensée magique, avec une part de familiarité : à la manière des humains, l'institution aurait des réactions rationnelles et parfois affectives ; mais aussi de crainte : que pouvons-nous, pauvres humains individualisés, avec nos désirs, face au monstre froid qu'est l'institution ? Plus sûrement, ces projections anthropomorphiques sur les institutions tendent à masquer les pouvoirs réels exercés par certains décideurs ou groupes de pression.

Si une démythologisation de l'institution est nécessaire, il n'en reste pas moins que nos existences s'inscrivent en de nombreuses institutions et dépendent d'elles. La représentation d'un individu livré à sa seule liberté, indépendamment de toute organisation de la vie commune, apparaît comme un rêve, une illusion et plus sûrement un cauchemar. Tout en veillant à ne pas investir l'institution d'une conscience subjective, il est important de vérifier ce qui est dit de son identité. L'image donnée de l'organisation, surtout si elle a un rapport au sacré, renvoie à l'identitaire, à l'homogène, à la répétition du même, avec les risques d'un système

1. Voir notamment PELLUCHON Corine, *L'autonomie brisée*, PUF, 2009 ; *Éléments pour une éthique de la vulnérabilité*, Cerf, 2011. BRUGÈRE Fabienne, *Le sexe de la sollicitude*, Seuil, 2008.

2. F. BRUGÈRE, *op. cit.*, p. 25-26.

clos qui cultive le contrôle interne et l'exclusion, mais aussi, la méfiance envers ce qui est déclaré comme extérieur, voire ennemi. Il est significatif que les discours polarisés sur la seule identité, surtout si elle se réfère à une « nature », engendrent souvent la division et la défiance à l'égard de l'autre - pensons par exemple au débat avorté sur l'identité française. Pour comprendre une institution, il est instructif de l'interroger sur son rapport à « l'autre », sur son ouverture à l'altérité. Il faut commencer par entendre ce que les références officielles expriment à propos de cette organisation : évoquent-elles la seule clôture ou comprennent-elles une approche positive de l'autre ?

■ DE LA DOMINATION À L'HABILITATION, UN TROISIÈME DÉPLACEMENT

Enfin, un troisième déplacement est proposé : passer du registre de la domination à celui de l'habilitation. Une institution pensée sous le mode de la fécondité plutôt que sous celui de la force devrait aider à développer les potentialités de chacun de ses membres. La pensée d'Amartya Sen

peut s'avérer en ce sens, lumineuse. Cet auteur introduit la notion de capabilité pour signifier la capacité d'agir et d'être que détiennent les personnes, laquelle s'exprime sous une double forme : les fonctionnements effectifs et observables et les libertés potentielles de choix entre différentes alternatives. Le fonctionnement renvoie à ce qu'une personne fait ou est, tandis que la capabilité relève également de la liberté dont dispose la personne pour faire et devenir ce qu'elle souhaite. « Un fonctionnement est une réalisation, tandis qu'une capabilité est une aptitude à la réalisation. Un fonctionnement est, en ce sens, plus directement lié aux conditions de vie... Les capacités, au contraire, sont des notions de liberté dans le sens positif : de quelles opportunités réelles disposez-vous au regard de la vie que vous pouvez mener³ ? ». La capabilité conçue en termes de liberté et d'opportunités réelles pour l'exercer résonne ainsi fortement avec l'idée d'habilitation. Or, pour exercer cette liberté, pour être et devenir ce qu'on souhaite, il ne suffit pas d'avoir accès aux biens ou services nécessaires. Une femme qui veut travailler comme avocate doit pouvoir accé-

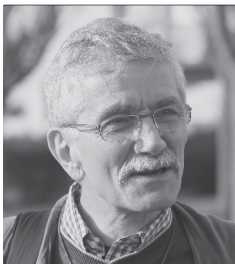
3. SEN Amartya, *The standard of living*, in G. Hawthorn (ed), Cambridge University Press, 1987.

der à la formation nécessaire, mais la formation ne suffit pas. Il faut que les lois et les mœurs du pays où elle habite l'autorisent. L'aptitude de l'individu à convertir un bien (la formation) en fonctionnement (exercer comme avocate), c'est ce que Sen appelle « taux de conversion ». Ce taux dépend des caractéristiques propres à l'individu, mais aussi des caractéristiques sociales et institutionnelles. Dans l'exemple évoqué, l'Etat et le barreau ont la possibilité d'augmenter ou de réduire ce taux de conversion. A partir de l'idée de capabilité, on peut donc envisager la fonction de l'institution autrement, en termes d'habilitation plutôt que de contrôle et de domination. De cette manière, les mots de fécondité, d'altérité et d'habilitation permettent de faire référence à

une logique institutionnelle construite « à partir » de la fragilité et non pas avec le but de la supprimer. L'institution, comme base de la vie en société, acquiert ainsi une dimension moins rigide et plus dynamique, qui permet à l'individu qui s'en réclame de se sentir son créateur plutôt que sa victime.



L'outil diagnostic des institutions, exposé à l'Université d'été 2016 par Elena Lasida, (cf ETVDES décembre 2014)					
Caractéristique	Fonction	Effet	Risque	Mouvement	Déplacement
Pérennité continuité durabilité	Transmettre	Durée	Rigidité	Continuité + Renouveau	De la force... à la fécondité
Légitimité reconnaissance identité	Représenter	Unité	Uniformité	Unité + Diversité	Du contrôle... à l'altérité
Encadrement des routines Cadre d'action	Orienter	Projet commun	Imposition	Orientation + Liberté	De la domination... à l'habilitation



ETAPE 2 – UN CORPS DE PAROLE

Par Yves Petiton

Yves Petiton est médecin d'enfants en IME (Instituts Médico-Éducatifs), prêtre de la Mission de France. Il fait partie de l'équipe de mission à Ivry-sur-Seine.

Notre première étape était centrée sur le corps social en souffrance et en genèse. Nous avons entendu comment des chrétiens y œuvrent et comment la fragilité des institutions constitue des appels à des changements. La contribution que l'Eglise peut apporter comme groupe s'enracine dans ce qui la fait être Eglise. Elle tire son existence de la mémoire vive de ce que Jésus-Christ a vécu, vie donnée jusqu'à offrir la vie qu'on veut lui prendre !

Cette mémoire, elle l'exerce dans sa pratique de la lecture biblique, des sacrements et aussi de la vie fraternelle. La pratique de l'Eglise est toujours défaillante, comme institution, elle est aussi insatisfaisante mais sa fragilité peut renvoyer à Celui qui l'appelle toujours en avant d'elle-même.

Après avoir célébré l'eucharistie, nous avons choisi de prendre le temps d'approfondir ce qui se joue dans toute célébration de l'eucharistie. En carrefour, nous avons travaillé la structure de la prière eucharistique et les dialogues entre celui qui préside et l'assemblée. Dans ce dialogue entre le prêtre et les chrétiens réunis se manifeste l'invitation de Dieu qui nous invite à entrer dans cette Réconciliation par le Christ. Tous célèbrent, un prêtre, pour signifier que nous ne sommes pas réunis de notre propre initiative, le Christ lui-même nous invite : « Faites ceci en mémoire de moi ». Faire les gestes de Jésus, dire ses mots nous plonge dans sa présence et nous appelle à « devenir ce que l'on reçoit ».

Le témoignage de Marie-Noël Brelle et le tissage théologique de Bernard Michollet en expriment la visée et les écueils.

Dans la célébration de l'eucharistie, l'Eglise reçoit la responsabilité d'être corps du Christ pour aujourd'hui, corps de parole, parole en acte par la pratique des communautés chrétiennes, par l'engagement des chrétiens dans leurs diversités.

Quatre champs ont été retenus pour quatre mini-assemblées. L'enjeu est d'y repérer comment l'Eglise porte concrètement cette mémoire du Christ-Ressuscité : au travail, dans les enjeux des migrations, devant la maladie et le grand âge, dans la responsabilité de parents et d'éducateurs. Certains champs sont labourés de longue date (santé, migration), d'autres sont plus nouveaux (famille et transmission) ou bien profondément à reprendre (travail). Parfois amorcée par un témoignage, poursuivie en petits groupes, reprise en grand groupe, la réflexion n'a pas abouti à des productions déjà communicables. Car il s'agit pas moins de production écrite que de signes que l'Eglise est appelée à porter.



ALLER À LA MESSE LE DIMANCHE

Par Marie-Noël Brelle

Marie-Noël Brelle est pédiatre en Protection maternelle et infantile. Avec Jean Christophe, ils ont 4 enfants et sont membres de l'équipe de mission d'Ivry.

Pour beaucoup de mes proches, c'est un peu désuet, dépassé, sans intérêt, ennuyeux, de même parfois pour des chrétiens. Certains savent que je m'y rends chaque dimanche mais d'autres, comme mes collègues de travail, ne le savent pas... Pas simple à expliquer ce besoin qui m'habite !

Pourquoi vais-je à la messe le dimanche ? Qu'est-ce que j'y vis ? Qu'est-ce que cela m'apporte ? Qu'est-ce que ça change pour moi ? Pour les autres ? Pourquoi est-ce important pour moi ? Je m'y sens invitée, heureuse, souvent étonnée, nourrie, guérie, redynamisée. Participer à l'eucharistie donne du corps à ma vie et élargit toujours le sens que je perçois de la vie.

JE ME SENS INVITÉE

Se rassembler dans une église avec des gens différents que je ne connais pas toujours, de milieu ou de convictions différents, de tous âges, de langues parfois différentes, c'est étrange ! Il n'y a pas d'autres lieux comme ça ! Tous ceux et toutes celles qui sont là sont aussi invités par le même Dieu qui habite chacun et dont l'Esprit pousse à rendre grâce (Eucharistie). Souvent je ne connais pas ou peu ces gens mais je sais qu'en eux habite cette même soif que l'on ne peut pas définir, sur laquelle on ne peut pas mettre la main. On est assis les uns à côté des autres, sans se connaître, pour se tourner ensemble vers celui qui nous invite. Je me sens « humaine » comme eux, de la même fragilité qui nous constitue.

JE ME SENS « HEUREUSE »

La messe me rappelle que ce que je vis parfois de difficile, d'autres, lointains ou proches, le vivent aussi : nos tensions, nos révoltes, nos jalousies, nos moments de désespérance, ils sont là avec nous, ils font partie de nous. Certaines ou certains

portent à côté de moi, dans leur chair ou dans leur esprit, la souffrance de l'humanité : la violence, la maladie, l'échec, la peur... D'autres sont dans la joie. Mais c'est ensemble que nous sommes accueillis avec tout cela, c'est ensemble que cette terrible soif des profondeurs agit pour nous pousser à rendre grâce. Cette invitation à nous tourner ensemble vers le Père et notre Père est plus forte que le poids que portent certains et plus grande que la joie reçue dans nos vies. Nous nous tournons ensemble, les uns avec les autres, dans un même mouvement pour rendre gloire à Dieu. C'est bien là notre joie mystérieuse !

Avec lui, nous disons ou chantons le « Notre Père ». En le disant, j'aime écouter la voix de celles et de ceux qui m'entourent. Leur prière me porte. Je vois et reçois ce Corps qui prend chair dans cette prière.

JE SUIS « ÉTONNÉE »

La Parole de Dieu entendue, reçue, vient souvent m'interroger, résonner avec ma vie et la vie de notre monde. En entendant la Parole de Dieu, il y a souvent un mot, une phrase qui vient prendre

plus de place. Je suis souvent étonnée de voir combien ces mots, ces histoires, ces textes, malgré leur âge, font encore sens aujourd'hui. Ils nous situent comme frères et sœurs en humanité, dépendant les uns des autres. Ils me bousculent parfois, viennent interroger mes idées « toutes faites ». Quoique habités par nos égoïsmes, nos orgueils, nos peurs, nous sommes combien plus accueillis par Dieu. Ayant pris chair, Jésus s'est fait homme avec nous et nous appelle à apprendre de lui le vrai chemin. Il n'y pas de réponses concrètes à nos questions mais un rappel du vrai sens que l'on peut donner à sa vie, du vrai sens qu'à notre vie. « Confessant la vérité dans l'amour, nous grandirons à tous égards vers celui qui est la tête, le Christ. » (*Eph 4, 1-6*)

JE ME SENS « GUÉRIE », PARDONNÉE

En arrivant à la messe, je porte les fatigues, les ambiguïtés, les doutes, les violences qui me traversent et m'emprisonnent parfois. Je porte avec moi la violence des hommes et des femmes qui tuent et massacrent les innocents. Je fais partie d'un monde où l'injustice et l'orgueil s'affichent au

quotidien.

Pourtant je veux être là humblement avec mes frères et mes sœurs en Dieu pour rendre grâce et recevoir de Dieu sa force et son amour. Je viens rendre grâce en mettant mes mots dans ceux du Christ qui, en se donnant, a rendu grâce pleinement. Pour rendre grâce pleinement, il nous réconcilie avec Dieu en mourant sur la croix, condamné par nos péchés. « Maintenant dans le Christ Jésus, vous qui autrefois étiez loin, vous êtes devenus proches par le sang du Christ. » (*Eph 2, 13*)

En recevant et en participant aux paroles de l'eucharistie, je suis réconciliée avec le Père : « Alors que nous étions loin de toi, Dieu, notre Père, c'est par lui que tu nous as fait revenir. » (Prière eucharistique n°2)

« Ceci est mon corps livré pour vous... ceci est mon sang, le sang de l'Alliance nouvelle et éternelle qui sera versé pour vous et pour la multitude pour le pardon des péchés. »

Nous recevons et voyons comment Jésus est mort sur la croix : « Comme le centurion qui se tenait devant lui, voyant qu'il avait ainsi expiré, dit : 'Vraiment cet homme était le fils de Dieu'. » (*Mc 15, 39*)

Nous pouvons dire avec le centurion : « Vraiment cet homme était le fils de Dieu ». En contemplant la manière dont Dieu, par Jésus Christ, nous pardonne, nous sommes « retournés », guéris du poids du mal qui nous habite. Cette guérison est entière mais en même temps éphémère, car rien du mal n'est fini !

JE ME SENS NOURRIE

Je ne me sens pas nourrie comme après un repas où l'on a bien mangé mais plutôt nourrie en creux de celui qui nous a tellement connus, tellement aimés, qu'il en est mort en disant : « Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ». Cette nourriture si particulière nous vide de tous nos « trop pleins », de nos certitudes pour nous appeler à plus de vrai, en nous et autour de nous, plus de silence, plus d'humilité mais aussi nous prend dans le mouvement d'un amour infini à faire vivre...

Ce don de lui-même dans le pain et le vin, je le reçois comme une nourriture pour la route des combats de la vie : « Prenez et mangez-en tous : ceci est mon corps livré pour la multitude. » Quand je mange ce pain, je mange avec la multi-

tude. Je suis avec la multitude, je suis de la multitude. « Prenez et buvez-en tous, car ceci est la coupe de mon sang... qui sera versé pour vous et pour la multitude. » Je mange et je bois du même pain et du même vin que la multitude, ceux d'aujourd'hui dans le monde et ceux d'hier. Ceux qui n'en mangent pas, ceux qui n'en boivent pas sont aussi de la multitude, ceux que je croiserai demain et après-demain, ceux dont me parle le journal, ceux que j'oublie... !

JE ME SENS REDYNAMISÉE, ENVOYÉE

« Vous ferez cela en mémoire de moi ». Faire les gestes de Jésus, dire ses mots nous plonge dans sa présence et nous appelle à « devenir ce que l'on reçoit » comme dit le chant. Vivre ensemble, à son image, construire en lui la fraternité, en pardonnant comme il l'a fait : « Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ». La messe est un appel à la rencontre de mes frères et sœurs de la multitude, à pardonner comme il a pardonné, faire ce que l'on a reçu. Il faut que chacune et chacun, nourri de ce pain, soit apte à la réconciliation de tous. Constitués en corps du Christ, il nous faut

« tuer la haine » !

« Il a voulu réconcilier avec Dieu les uns et les autres en un seul corps par le moyen de la croix ; en sa personne, il a tué la haine. » (*Eph 2, 15-16*)

La messe est remplie de tous ces gestes, paroles et nourriture qui récapitulent toute la foi de l'Eglise et dont il m'a fallu tant d'années pour commencer à les comprendre. Elle est, à chaque fois, mystère mais un mystère appelant qui s'ouvre sur toujours plus grand que moi, plus grand que ce que je peux voir, entendre ou comprendre. En faisant les gestes, en disant et en écoutant les mots de la messe chaque dimanche avec les femmes et les hommes qui sont là, je suis associée à ce mystère ! Mais est-ce visible et compréhensible pour tous ? Comment célébrer ensemble ?

Un jeune homme, qui n'était pas baptisé et qui n'avait jamais participé à la messe, m'a dit un jour, après une célébration, que ce qui l'avait le plus touché étaient les chants et le signe de paix. Le reste semble lui être passé au-dessus de la tête ! Chanter ensemble, se donner « la paix du Christ » sont des signes forts et parlants qui disent plus que tous les discours et dépassent notre compréhension pour nous aider à recevoir et apercevoir

la vie en Dieu.

Nous écoutons la Parole de Dieu puis son actualisation dans l'homélie. Pourquoi n'est-il pas possible d'entendre la réception de cette Parole dans le cœur des chrétiens rassemblés et tisser ainsi les liens entre nous autour de cette Parole qui nous fonde ?

La disposition de nos églises n'aide pas à vivre le corps rassemblé : nous sommes les uns derrière les autres sans même parfois nous saluer, ni au début ni à la fin.

Le prêtre fait face à l'assemblée.

Il fait signe que c'est Dieu, par le Christ, qui nous invite et nous dit par ses paroles : « Faites ceci en mémoire de moi ». Nous recevons ainsi de lui la vie en Dieu. Le prêtre va avec nous faire mémoire du don du Christ sur la croix pour le pardon de l'humanité, pour notre salut et pour faire de nous son corps. Avec le prêtre, nous sommes tous célébrants. Nous répondons aux paroles du Christ : « Nous rappelons ta mort, Seigneur Ressuscité, et nous attendons que tu viennes. »

C'est dans ce dialogue entre le prêtre et les chrétiens réunis que se manifeste l'invitation de Dieu à entrer dans cette réconciliation par le Christ. Le dialogue montre que nous ne sommes pas réunis

en notre nom, de notre propre initiative mais que c'est le Christ lui-même qui nous invite : « Faites ceci en mémoire de moi. »

Mais est-ce visible ? Est-ce compréhensible pour des non-initiés ? Est-ce ainsi que nous le célébrons ? Souvent le prêtre paraît loin, sur une estrade, il parle au micro, dans un habit un peu étrange... Cette configuration peut faire penser à d'autres circonstances où l'assemblée est spectatrice : concert, théâtre, discours politique... où la participation ne se résume qu'aux applaudissements ! Avoir le prêtre en vis-à-vis durant toute la célébration, dont la parole est largement prépondérante, rend-il visible l'assemblée devenant corps du Christ ? Cette « mise en scène » peut être vécue par certains comme un spectacle qui se déploierait devant eux, sans qu'ils y participent. Et quand nous allons communier au corps du Christ, comment pourrions nous montrer davantage que nous communions ensemble et non chacun pour soi !

Comment signifier, par des gestes simples, ce que le Christ vient construire en nous ? Comment tout ce qui est célébré peut-il toucher celles et ceux qui s'y ennuiant ?



“ VOUS FEREZ CELA EN MÉMOIRE DE MOI ”

Par Bernard Michollet

Bernard est membre de l'équipe « Dialogue science, foi, éthique ». Il est aumônier national de l'ACI, de la JIC et de la JICF, et il coordonne les réseaux de la Mission de France et participe au service « Recherche formation ».

Très rapidement, aux origines de la vie de l'Église, les disciples de Jésus de Nazareth se réunissent le lendemain du sabbat pour célébrer la résurrection de leur Seigneur, pour célébrer Dieu qui les sauve grâce au Christ. Dans ce cadre, le partage du « repas du Seigneur » s'est imposé tout aussi rapidement.

Le dimanche, nous mettons donc nos pas dans ceux des témoins qui nous ont précédés, pour nous joindre à l'assemblée des adeptes de la Voie (Ac 9, 2) qui veulent rendre grâce à Dieu pour ses merveilles. Pour cela, il faut parfois faire un demi-tour, nous retourner, comme l'un des dix lépreux guéris par Jésus (Lc 17, 11-19). Rien de naturel, ni d'obligatoire en effet, nous sommes libres de revenir vers celui qui nous a guéris.

Mais notre place éventuellement laissée vide ce jour-là n'empêche pas Dieu de venir à nous par sa Parole sans cesse dispensée. Un jour, elle portera du fruit : « Ainsi en est-il de la parole qui sort de ma bouche, elle ne revient pas vers moi sans effet, sans avoir accompli ce que j'ai voulu et réalisé l'objet de sa mission. » (Is 55, 11)

Ainsi, avec des centaines de millions de chrétiens sur notre planète, librement, nous faisons mémoire de lui, le Christ Jésus de Nazareth, pour rendre grâce à son Père.

Le « Vous ferez cela en mémoire de moi » concluant le récit de l'institution, lui-même au cœur de la prière eucharistique, est un appel pour aujourd'hui. Répondre à cette invitation, c'est accueillir à frais nouveaux le bouleversement causé par la visite de Dieu à son peuple. C'est accepter le déplacement provoqué par ce « faire mémoire ». Aujourd'hui même, Dieu se dévoile dans le point culminant de la vie du Christ, sa mort sur la croix, en le relevant de la mort. L'événement de la mort-résurrection du Christ nourrit notre vie, permettant ainsi que nous fassions corps avec lui.

La prière eucharistique n° 2 pour la réconciliation sert de support à notre méditation pour entrer dans cette réalité.

• *L'encadrement de la prière*

La salutation introductive de la prière indique que tous, l'assemblée et celui qui la préside, rendent grâce à Dieu. Ils sont « LE célébrant ».

Le prêtre : Le Seigneur soit avec vous.

Assemblée : Et avec votre esprit.

- Élevons notre cœur.

- R. Nous le tournons vers le Seigneur.

- Rendons grâce au Seigneur notre Dieu.

- R. Cela est juste et bon.

Tous concluent la prière également. La formule trinitaire du président est approuvée par le Amen de l'assemblée. La conclusion montre que « tous » font corps « par... avec... en Jésus, le Christ » pour se tourner vers le Père grâce à l'Esprit Saint. Le « célébrant », en Jésus-Christ, loue Dieu.

Par lui, avec lui et en lui, à toi, Dieu le Père tout-puissant, dans l'unité du Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire, pour les siècles des siècles. R. Amen.

■ LES MOMENTS DE LA PRIÈRE

• La préface : le temps de l'action de grâce

Dans la prière eucharistique n° 2 pour la réconciliation, le temps de l'action de grâce pour les merveilles que Dieu a réalisées dans l'histoire est centré sur l'œuvre de réconciliation de l'Esprit aujourd'hui. Dans d'autres prières, sont soulignées les merveilles que Dieu fit pour son peuple, Israël. Dans tous les cas, le croyant est invité à louer Dieu pour ce qu'il donne.

L'assemblée rend grâce (« eucharistie ») en participant à l'action de grâce du Fils auquel elle est unie :

Dieu, notre Père, nous te rendons grâce et nous te bénissons par Jésus, Christ et Seigneur, pour ton œuvre d'amour en ce monde.

Au sein de notre humanité encore désunie et déchirée, nous savons et nous proclamons que tu ne cesses d'agir et que tu es à l'origine de tout effort vers la paix.

Ton Esprit travaille au cœur des hommes : et les ennemis enfin se parlent, les adversaires se tendent la main, des peuples qui

s'opposaient acceptent de faire ensemble une partie du chemin.

Oui, c'est à toi, Seigneur, que nous le devons, si le désir de s'entendre l'emporte sur la guerre, si la soif de vengeance fait place au pardon, et si l'amour triomphe de la haine.

La prière est adressée à « Dieu, notre Père » grâce à Jésus-Christ, l'unique médiateur : le Christ est celui qui « sait » bénir son Père excellemment. Il prie en notre nom en nous réunissant à lui : cela est symbolisé dans la prise de parole du président de la célébration au nom de tous, et nous associant à lui.

La prière peut bien être dite personnellement par quelqu'un : rien ne l'interdit (par le baptême, chacun assume la dimension sacerdotale du Christ). Simplement, il est important que dans le rassemblement eucharistique, la fonction sacerdotale du Christ soit mise en exergue par le fonctionnement du groupe pour souligner qu'il est le Corps du Christ en prière grâce à son Seigneur.

La thématique de la prière, la réconciliation, est développée dans un langage qui fait écho au vécu de l'assemblée. Ainsi celle-ci est appelée à ouvrir

les yeux sur l'expérience de l'Esprit qui œuvre à la réconciliation de ses membres, là où ils sont engagés, entre eux aussi. Les participants viennent avec ce qu'ils apportent, avec leur vie et celle de leurs contemporains. Pourtant le texte n'est pas une simple reprise de ce vécu, cela afin de signifier l'universalité de la prière : une assemblée eucharistique est enracinée dans son histoire tout en restant ouverte aux autres assemblées, « elle n'est jamais sans l'autre ». Elle est appelée à ouvrir les yeux de la foi sur les merveilles de réconciliation vécues dans le monde. Cette action de grâce est une confession de foi en Dieu qui agit partout par son Esprit, dans notre univers proche comme dans l'ensemble du monde.

Cette partie se conclut par l'invitation à « rendre grâce et bénir » Dieu, notre Père, avec les paroles des séraphins qui louent Dieu (Is 6, 3). Ces mots du peuple de l'Ancienne Alliance repris par les quatre vivants qui louent Dieu (Ap 4, 8) deviennent les mots du peuple de la Nouvelle Alliance. Nous sommes les descendants d'Israël qui loue Dieu en

harmonie avec le monde des cieux, les héritiers de ce peuple que Dieu veut élargir à l'ensemble de l'humanité.

C'est pourquoi nous devons toujours te rendre grâce et te bénir, en unissant nos voix à celles qui te chantent, unanimes, dans les cieux : Saint, saint, saint !...

• L'introduction au récit de la Cène

Selon les prières eucharistiques, l'introduction au récit de la Cène est plus ou moins longue. Dans le cas de cette prière, est mentionnée l'œuvre de réconciliation de Jésus, le Fils, venu dans le monde. Cette introduction fonctionne comme un deuxième volet de la préface : une action de grâce pour l'œuvre du Fils. Cela peut être une allusion aux deux Mains de Dieu de saint Irénée¹. Elle introduit à l'œuvre par excellence du Fils qui s'offre aux siens.

Dieu de l'univers, nous te rendons grâce pour Jésus, ton Fils, venu dans notre monde en ton nom.

Il est la parole qui sauve les hommes. Il est

1. « C'est pourquoi, durant tout ce temps, l'homme modelé au commencement par les Mains de Dieu, je veux dire par le Fils et par l'Esprit, devient à l'image et à la ressemblance de Dieu. » (Irénée, *Adversus hæreses* V, 28, 4)

la main que tu tends aux pécheurs. Il est le chemin par où nous arrive la véritable paix. Alors que nous étions loin de toi, Dieu notre Père, c'est par lui que tu nous as fait revenir. C'est lui, ton propre Fils, qui a été livré au pouvoir des hommes afin que nous soyons, par sa mort, en paix avec toi et entre nous.

Dans cette action de grâce, l'œuvre de Jésus est présentée comme celle de la Parole qui agit efficacement pour réconcilier les hommes, les sauver. L'identité de Jésus, le Fils, est déployée selon les harmoniques du pardon, du chemin de paix. La visée eschatologique est la réconciliation plénière des hommes entre eux et avec Dieu par le don que Jésus fait de sa vie. Cette longue introduction se conclut par une invitation :

Aussi pouvons-nous maintenant célébrer en reconnaissance le mystère de cette réconciliation qu'il nous a lui-même obtenue.

La célébration du mystère de la réconciliation en Jésus, le Fils, est action de grâce. Nous passons ainsi de la façon de rendre grâce dans le cadre de l'Ancienne Alliance à la façon de rendre grâce

dans celui de la Nouvelle Alliance. La mémoire que nous célébrons est un événement d'aujourd'hui : ce que Jésus a vécu est ce que le Christ réalise aujourd'hui. Et nous sommes invités à entrer dans ce mystère, le mystère pascal, en faisant corps avec le Christ vivant. C'est le mémorial.

• **Le temps du mémorial**

Le temps du mémorial est encadré par deux invocations de l'Esprit Saint, les épicleses : d'abord sur les offrandes puis sur le peuple réuni ici.

1. *Nous t'en prions, Père, sanctifie ces offrandes par la puissance de ton Esprit, alors que nous accomplissons ce que Jésus nous a dit de faire.*
2. *Donne-nous dans ce repas ton Esprit Saint...*

L'Esprit Saint est le maître d'œuvre du Corps du Christ, il est celui qui réconcilie déjà les hommes sur toute la terre selon la préface. Le Corps du Christ surgit grâce à l'Esprit sous la modalité de la nourriture et sous celle de la communauté. La prière au Père — par le président de la célébration — afin qu'il donne l'Esprit, indique que la communauté d'Église se reconnaît bénéficiaire

de Dieu pour tout. Elle reçoit tout de lui : en reconnaissant cela, elle rend déjà grâce à Dieu. Cet appel est parfois renforcé par une prière de toute l'assemblée, soulignant ainsi qu'elle attend tout de Dieu qui agit pour le monde.

Le récit de la Cène prononcé par le président positionne symboliquement le Christ qui se donne pour tous, et ses disciples qui l'accueillent. Dans ce fonctionnement symbolique, de facto, se dit l'identité de l'Église : communauté constituée en corps par sa communion au Christ qui se donne pour la multitude².

- *Au cours du repas qu'il partageait avec ses disciples, avant de s'offrir à toi pour notre libération, il prit le pain en te rendant grâce ; il le rompit de ses propres mains, et le donna aux disciples, en leur disant : « Prenez, et mangez-en tous : ceci est mon corps livré pour vous. »*
- *De la même façon, ce soir-là, tenant entre ses mains la coupe de bénédiction, il te rendit grâce pour ta miséricorde ; puis il donna la coupe à ses disciples, en leur disant :*

« Prenez, et buvez-en tous, car ceci est la coupe de mon sang, le sang de l'Alliance nouvelle et éternelle, qui sera versé pour vous et pour la multitude en rémission des péchés. Vous ferez cela, en mémoire de moi. »

• **L'anamnèse**

Nous sommes dans la mémoire : nous accomplissons ce que Jésus nous a dit de faire, « Vous ferez cela, en mémoire de moi », pas seulement en souvenir ou en commémoration. En effet la référence à Jésus, homme de Nazareth, est accompagnée d'une confession de foi. C'est ce qu'indique l'anamnèse :

*Quand nous mangeons ce pain et buvons à cette coupe, nous célébrons le mystère de la foi :
R. Nous rappelons ta mort, Seigneur ressuscité, et nous attendons que tu viennes.*

Le « nous » souligne que l'assemblée unanimement se met sous l'autorité de la parole de cet homme concret, confessé comme Christ et Fils

2. Nous ne sommes pas dans le schéma de quelqu'un qui parle au nom de tous (schéma de la représentation du groupe) mais dans celui de quelqu'un qui parle au nom du Christ (sans le mimer, puisque c'est un récit).

de Dieu, aujourd'hui vivant et qui est attendu, espéré. Par cette confession de foi pascale, nous acceptons d'être rassemblés en corps, le Corps du Christ, nous sommes engagés dans cette mémoire. Et par notre vie, nous engageons cette mémoire. Le mémorial est la mémoire active dans le monde. Et c'est cela, le « mystère de la foi » : accueillir le Christ Jésus en son mystère pascal, qui nous unit à lui pour faire corps, constituer un seul corps.

La prière (du président) qui suit ne fait qu'amplifier ce que tout le peuple a affirmé haut et fort. C'est un déploiement de l'anamnèse. L'Esprit unit l'assemblée au Christ en un corps appelé à entrer dans la dynamique pascale qui a structuré la vie de Jésus de Nazareth.

Père très bon, ton Fils a laissé à ton Église ce mémorial de son amour ; en rappelant ici sa mort et sa résurrection, nous te présentons cette offrande qui vient de toi, le sacrifice qui nous rétablit dans ta grâce ; accepte-nous aussi, avec ton Fils bien-aimé.

Elle se termine par l'épiclese sur le peuple : ce que Jésus a vécu est réalisé ici et maintenant pour le peuple rassemblé. L'épiclese « Donne-nous dans

ce repas, ton Esprit Saint... » fait la jonction avec la prière d'intercession qui suit.

• **Le temps de l'intercession**

Ainsi constituée Corps du Christ, l'assemblée poursuit son action de grâce par le Christ : elle se reconnaît dans le Christ intercesseur auprès du Père. Elle avait le statut d'hommes et de femmes rassemblés et louant Dieu pour les merveilles qu'il a accomplies par ses deux Mains, le Fils et l'Esprit, en particulier pour son peuple Israël. En confessant sa foi dans le Christ de Pâques qui la réunit en un seul corps, elle reconnaît pouvoir participer à son œuvre sacerdotale d'intercesseur pour tous les humains. Elle accepte d'être investie de la mission de porter le souci de tous, comme le Christ et grâce à lui. Sans lui, c'est au-dessus de ses forces. C'est par pure grâce qu'elle participe à son œuvre sacerdotale, dans l'espérance d'être entendue parce qu'elle en bénéficie déjà pour elle-même.

(Donne-nous dans ce repas ton Esprit Saint) qu'il fasse disparaître les causes de nos divisions ; qu'il nous établisse dans une charité plus grande, en communion avec le pape..., notre évêque..., le collège épiscopal, et ton peuple tout entier. Fais de ton Église en ce

monde le signe visible de l'unité et la servante de la paix.

Et comme tu nous rassembles ici, dans la communion de la bienheureuse Mère de Dieu, la Vierge Marie, de saint Joseph son époux et de tous les saints du ciel, autour de la table de ton Christ, daigne rassembler un jour les hommes de tous pays et de toute langue, de toute race et de toute culture, au banquet de ton Royaume ; alors nous pourrons célébrer l'unité enfin accomplie et la paix définitivement acquise, par Jésus, le Christ, notre Seigneur.

La prière est en faveur de l'Église qui porte la Bonne Nouvelle de la Parole de vie : Jésus le Seigneur « livré pour nos fautes et ressuscité pour notre justification » (Rm 4, 25) et pour la communauté concrète rassemblée qui reçoit sa vie de Dieu. L'intercession du Christ, à laquelle participe l'« Église accomplie » (les saints), est prière pour que la réconciliation soit étendue à tous les bénéficiaires potentiels du salut, à tous les humains vivants ou défunts, selon le dessein de Dieu³:

« Dieu s'est plu à faire habiter en lui toute la Plénitude et par lui à réconcilier tous les êtres pour lui, aussi bien sur la terre que dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa croix. » (Col 1, 19 20)

Comme la préface, la prière d'intercession peut être dite par quiconque sans problème (toujours au titre de la dimension sacerdotale du baptême). Mais il est important qu'en communauté rassemblée pour célébrer son Sauveur, elle soit prononcée par le président. Cela souligne la dimension de peuple dont le Christ est l'intercesseur. La participation à l'intercession est déployée dans la prière universelle. C'est dans ce cadre que des intentions situées sont présentées. Elles donnent de la chair à l'intercession plus formelle de la prière eucharistique. À l'instar de celui de la préface, le caractère formel de l'intercession est l'indice de l'ouverture aux autres communautés.

La conclusion de la prière eucharistique renvoie à la structure trinitaire de toute prière :

Par lui, avec lui et en lui, à toi, Dieu le Père

3. Dans cette prière, les défunts sont mentionnés seulement de façon allusive.

*tout-puissant, dans l'unité du Saint-Esprit,
tout honneur et toute gloire, pour les siècles
des siècles. R. Amen.*

L'assemblée réunie s'y reconnaît comme Corps du Christ orienté vers le Père grâce à l'Esprit-Saint. Elle s'y découvre responsable de la Parole dont elle est appelée à se nourrir. Parole, « pain de la vie » pour nourrir la foi, et « vin du royaume éternel » pour susciter l'espérance.

La prière eucharistique est performative, elle transforme ceux et celles qui y prennent part. L'assemblée, corps de paroles humaines, est assumée par le Christ pour être transfigurée en corps du Verbe de Dieu. La participation à l'eucharistie permet à l'Église d'être toujours davantage chair porteuse de la Parole au cœur du monde.



“ ET NOUS AVONS VU SA GLOIRE. ”

Par Anne Soncarrieu

Anne Soncarrieu est membre de la Communauté Mission de France. Elle enseigne la technologie dans un collège de Colombes. Elle est co-responsable de l'Ecole pour la Mission et a présenté en juillet 2016, un mémoire de maitrise de théologie sur l'interprétation théologique du mobilier liturgique créé par André Gence.

André Gence (1918-2009) était prêtre de la Mission de France et artiste peintre. Il aimait à dire : « Il n'y a pas confusion mais il y a fusion entre ma vie spirituelle et ma vie d'artiste, de l'artiste que j'essaie d'être ¹. »

Pour lui, l'art exprime l'invisible par le visible. Dans l'abstraction de ses peintures, il vise ce passage vers l'invisible. Il insiste sur l'importance du symbole qui n'explique pas mais implique et donne à voir.

« Les symboles sont toujours ouverts, ils ouvrent au mystère (...) Le symbole inaugure un sens. Il nous fait pénétrer dans un sens, il nous oriente, il instaure, il accomplit, il ouvre l'espace ². »

1. André GENCE, *Être créateur*, Marseille, Ed. La Thune, 2001, p. 5.

2. André GENCE, *ibid.*, p. 149.

André Gence est connu pour ses peintures, mais à partir de 1975, une cinquantaine de paroisses et de communautés vont faire appel à lui pour réaliser du mobilier liturgique. Autels, croix, ambons, tabernacles et vitraux vont participer à la mise en œuvre liturgique de la résurrection du Christ.

« Lorsque nous célébrons, nous transformons le monde, l'univers, le cosmos, et nous ouvrons le monde à l'espace même de la résurrection. La liturgie est un espace où l'espace de mort s'inverse en espace de souffle ³. »

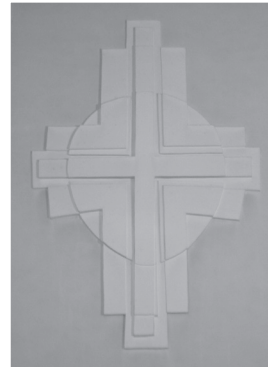
La liturgie est une invitation à se laisser saisir par ce souffle de vie. « La liturgie saisit la totalité de l'existence humaine pour la situer dans l'espace même de la résurrection du Christ ⁴. »

Parmi tous les éléments de mobilier réalisés par André Gence, la croix est celui qui est le plus représenté : j'ai retrouvé 31 croix, de tailles diverses, mais qui ont en commun plusieurs caractéristiques.

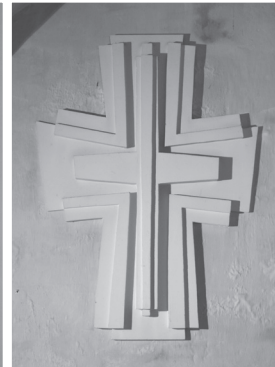
- Le Christ crucifié n'est jamais représenté.
- Elles sont faites de plaques de bois découpées, assemblées et collées. Avec cette technique, les

3. *Ibid.*, p.304.

4. *Id.*



St Roch, Mazargues,
Marseille



St André-le-Bas,
Vienne



Ste Jeanne-Antide,
Belfort

croix ne sont pas « lisses ». L'assemblage des éléments fixés entre eux donne du relief et permet un jeu d'ombre et de lumière.

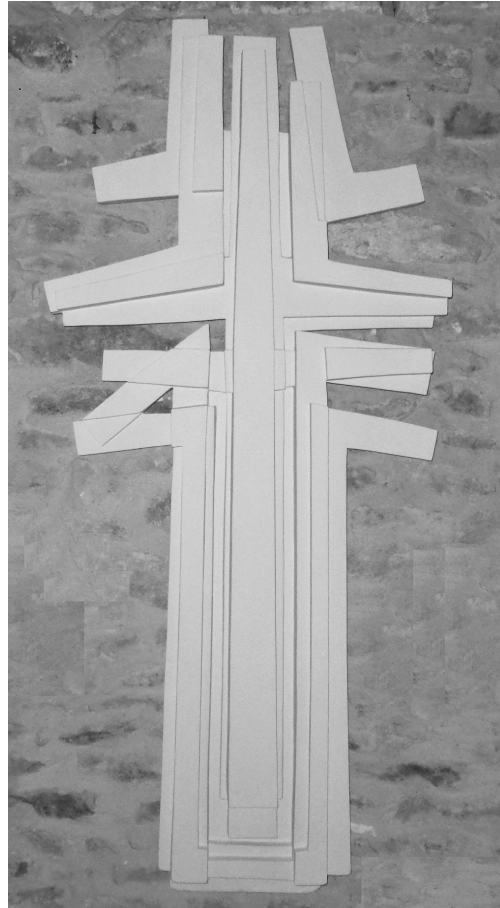
- A l'origine, elles sont toutes peintes en blanc. Ces croix ne sont pas simplement le rappel d'un supplice passé, mais, pour exprimer l'événement mort et résurrection du Christ, André Gence ne représente pas le crucifié, il dessine et réalise des croix de gloire.

Pour le Christ, la glorification n'est pas un nouvel événement succédant à la passion et à la résurrection. C'est à la croix que culmine la glorification de Jésus dans une mort qu'il accepte par amour, liant ensemble mort et résurrection. Cette glorification est lieu de révélation : Dieu se donne pour toute l'humanité de tous les temps en ce Messie crucifié.

Par leur manière d'être dessinées, découpées, assemblées, les croix d'André Gence ne sont jamais le simple croisement de deux poutres horizontale et verticale. Elles sont faites d'un enchevêtrement de multiples plaques qui leur donne épaisseur et relief.



St Thomas-de-Villeneuve,
Aix-en-Provence



Maison de la Mission de France,
Pontigny

L'horizontalité de la croix est symboliquement le lieu de l'immanence, de la vie terrestre, de la « vie mêlée » avec ses difficultés et ses manques ; lieu des rencontres partagées qui ont parfois du mal à s'ajuster ; lieu marqué par la violence et par la mort. C'est cette vie-là que le Fils de Dieu vient partager, c'est à cette vie qu'il vient se lier.

La verticalité marque la figure du Christ s'incarnant dans notre condition humaine ; c'est le signe d'un Dieu qui s'implique dans nos vies et donne une dimension de transcendance à notre histoire.

« Cet événement de la nouveauté est à l'intérieur de nous-mêmes. Nous le vivons à travers une lutte mais il se vit aussi dans l'histoire, à l'intérieur de l'histoire parce qu'il est transcendant. La transcendance n'est pas ce qui est loin de nous, là-haut, la transcendance est l'intériorité même de l'histoire. C'est parce que Dieu est Dieu qu'il est devenu homme dans le Christ. Et c'est parce que Dieu vient dans l'homme que l'homme est déifié⁵. »

La résurrection du Christ (transfiguration de sa finitude d'homme par le Père) ouvre alors une vie plus forte que la mort pour tous les hommes.

5. André GENCE, *ibid.*, p. 312.

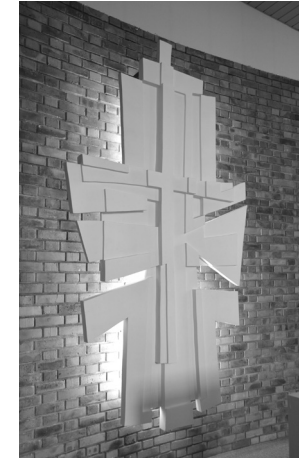
« Ce que je crois reconnaître, à travers les paroles de Jésus, et nous le voyons bien, c'est que l'horizontale seule, ce qui veut dire vivre à ras de terre, l'horizontale seule devient stérile, comme le désert, stérile et incohérente. C'est la verticale qui introduit dans l'horizontale la cohérence et la compréhension, qui nous introduit dans la profondeur où l'homme peut découvrir l'amour de Dieu⁶. »



Eglise St André,
Bobigny

Nous pouvons lire la marque creusée dans la croix de Bobigny comme signe de l'incarnation de Dieu qui vient s'impliquer dans notre humanité. Mais notre regard peut aussi y percevoir comme une cicatrice, signe des traces de la violence subie par le Verbe de Dieu fait homme.

6. André GENCE, *Être créateur*, Marseille, Ed. La Thune, 2001, p. 106



Eglise Saint Jean-des-Grésillons
Gennevilliers

Sur le mur dans l'église St Jean à Gennevilliers, la lumière de la croix de gloire va rayonner et se diffuser, venant éclairer les murs de nos vies. Le Christ ressuscité vient faire éclater les murs de nos peurs et de notre finitude.

André Gence peint en blanc le mobilier qu'il crée pour manifester la présence du Christ-ressuscité. Dans les espaces liturgiques, l'assemblée se tourne vers l'espace de gloire, vers le Christ qui est lumière et qui révèle le visage du Père qui donne la Vie.

L'art liturgique manifeste cette lumière : « L'art liturgique, l'icône, l'art sacré, se situe dans le contexte de la Transfiguration. Dieu transfigure l'homme. (...) »



Centre Les Sablons,
Lavernat

La fonction de l'art liturgique, comme tout art humain dans sa vérité, est un pouvoir transfigurateur, à l'image de Jésus-Christ. (...) C'est la lumière manifestée qui révèle la présence de Dieu dans le monde⁷.»

La lumière est révélation. 'Que la lumière soit' : il ne

s'agit pas de la lumière du soleil, mais de la lumière initiale qui n'est pas autre chose que la Révélation bouleversante de la Face de Dieu. 'Que la lumière soit', cela veut dire que la Révélation soit. Le Père prononce la Parole, l'Esprit la manifeste⁸. »

Tout le cosmos est appelé à vivre de cette rela-

tion entre Dieu et l'homme, entre le fini et l'infini. « C'est dans la croix que se rejoignent le ciel et la terre et que s'entremêlent le temps et l'espace. Elle est le cordon ombilical du cosmos relié au centre originel⁹.»

Pour André Gence, la liturgie permet d'entrer en relation avec Dieu, d'entrer dans une autre dimension du temps : « Dans la liturgie, on sort d'un temps cyclique, d'un temps chronologique, historique, limité entre la vie et la mort, pour passer d'un temps qui s'écoule à un temps éternisé. Ce temps éternisé, c'est la profondeur du temps, maintenant et toujours¹⁰.»

En fin de compte, André Gence nous a fait découvrir le caractère essentiel de la liturgie. C'est le temps de l'accomplissement, comme le révèle l'évangile de Jean, c'est l'accomplissement du temps. Et cet accomplissement du temps « s'enroule autour de la croix », selon l'expression suggestive d'André Gence.

7. André GENGE, *ibid.*, p. 175

8. *Ibid.*, p. 160

9. André GENGE, Fiche de présentation de la croix d'Ivry-sur-Seine, 1993. (*archives MdF – Le Perreux, 94*)

10. André GENGE, *Être créateur*, Marseille, Ed. La Thune, 2001, p. 34.



Centre Saint Raphaël,
Marseille

Tel est peut-être le message théologique essentiel qu'il nous livre à travers la création de son mobilier liturgique.

« Il n'y a pas d'histoire en soi, il y a des hommes vivants qui vivent leur histoire dans un temps que Jésus est venu saisir pour l'éterniser et lui donner un sens. Il n'y a pas d'avenir temporel, il n'y a d'avenir qu'éternel. (...) Il n'y a pas d'autre avenir que le Royaume de Dieu et cette histoire ne se déroule pas, elle s'enroule autour de la Croix du Christ. Ce que dit Jésus avant d'aller à la mort : 'J'attirerai tout à moi'. Voilà le sens de la liturgie créatrice¹¹.»

11. André GENGE, *Sur la Terre comme au Ciel*, Marseille, Ed. La Thune, 2007 [1^{ère} éd. 1997], p. 318.



LES JEUNES PRO ET LE TRAVAIL, ENTRE RÉALITÉ ET IDÉAL.

Par Guillaume Roudier

Ce texte est l'écho synthétique des échanges des équipes Jeunes Pro de la région lyonnaise.

Guillaume Roudier est prêtre de la Mission de France. Envoyé dans le continent numérique, il travaille comme technicien dans une entreprise internationale d'informatique.

Le travail est ce qui nous accomplit. Il nous place dans la société, dans un rapport à l'autre. Par lui, nous offrons une contribution à la société. De manière pragmatique, c'est accomplir quelque chose qui peut se mesurer, voire quelque chose qui va rester. Qu'il soit une vocation, une passion, un objectif, il est donc autant une rencontre qu'une production.

Si par obligation pratique, le travail permet « de gagner sa vie », il doit surtout être un service pour un bien commun et un épanouissement pour soi-même. Prendre conscience de cela, c'est s'approprier l'impact que nous avons chacun dans la société. C'est comprendre que nous produisons quelque chose en soi, et pour soi-même. Autrement dit, le travail peut être ce lieu et ce temps

qui fait d'un tas un tout, qui fait d'un groupe une communauté. Là, chacun se découvre capable de participer.

D'où peut-être, cette difficulté dans l'absence d'un travail (chômage), lorsqu'un handicap nous retient, ou encore lorsque nous sommes dépossédés de ce sens et que nous subissons le non-sens. Le bonheur de créer disparaît et l'appartenance à un tout n'est plus que spéculative. Encore une fois, sans la valeur du bonheur ou du bien commun, quel sens donner au quotidien ? Et que faire lorsque le travail n'est plus qu'un système, un formatage où le gain et le « faire de l'argent » remplacent les valeurs de bonheur et de bien commun ?

Pourquoi, dès lors, ne pas réévaluer l'échelle des rémunérations et les mérites de l'employé en privilégiant son apport dans un tout autre PIB : la Production Intérieure de Bonheur (cf. Bouthan) ? Pourquoi avoir un patron, pourquoi avoir un salaire, ne pouvons-nous pas privilégier un système d'échange simple où les services et les biens ne sont pas monnayés mais partagés ? Et si idéalement, nous reconnaissons au travail une part d'altruisme, l'argent ne peut en être ni le centre

ni le fondement. Donner une telle importance à l'argent, c'est enlever tout son sens au travail. C'est enlever tout son sens au temps libre, à la vie de famille et aux engagements.

Alors que dans nos expériences, le travail est souvent ingrat et les tâches répétitives et mal rémunérées, c'est étonnant de constater l'audace chez l'homme de croire et d'espérer trouver finalement un sens à son travail. Comme s'il ne pouvait se résoudre à ce que son travail soit dévalorisé et sa participation au bien commun méprisée. Autrement dit, si le travail peut donner du sens à la vie, le travail qui n'a pas de sens peut aussi dévaluer la vie du travailleur. C'est le paradoxe du travail.

Dès lors, dans une entreprise, est-il possible d'imaginer un fonctionnement d'équipe où les membres seraient complémentaires, où chacun partagerait ses connaissances et ses expériences ? Il s'agirait de co-animer les directions prises ensemble. Il ne semble pas que cela soit illégitime. Ainsi, la multiplication des professions libérales, des autoentrepreneurs et des coopératives ne doit pas être sans lien avec le rejet d'un système où la hiérarchie ne sert plus de cadre d'expression des

libertés et des talents mais les juggle. D'ailleurs, pourquoi un encadrant des ressources humaines est-il choisi plus sur des compétences techniques et légales que sur ses capacités relationnelles et humaines ?

Réalité ou idéal ? En tout cas, il apparaît difficile d'interroger nos expériences sans douter de la possibilité de remettre en question le système.

Bonheur personnel et bien commun... Cela appelle aussi une autre réflexion. Est-ce que je souhaite vraiment travailler au risque de me perdre ? Suis-je prêt à courir ce risque ? Est-ce que j'ai vraiment besoin de travailler pour m'épanouir ?

Le travail, comme tous ces chantiers qui sont ouverts dans nos vies (famille, engagements, etc.), fait partie de notre réalité. Et en même temps, avec lui, nous regardons ailleurs ; nous espérons idéalement plus. C'est que la question de notre identité et de notre dignité y est bien présente. Avec le travail, nous avons prise dans le réel mais aussi, sur le réel. En travaillant, en produisant, en faisant, nous créons.

C'est fondamental, le travail nous associe à la Création. Par le travail, nous faisons l'expérience de cette ressemblance innée entre Dieu et l'homme. Autrement dit, le travail participerait à l'accomplissement de la vocation de l'homme. C'est pourquoi, par nature, le travail doit être au service des hommes et non l'inverse. Il est un moyen pour eux de découvrir leur identité. Il peut être ce lieu et ce temps où se rassemblent nos vies et où, ensemble, elles trouvent sens : bonheur et bien commun. Bafoué, trahi, cet espace-temps est fragile et il faut en prendre soin. Mais il ne s'agit pas seulement de protéger, il s'agit aussi de créer et d'inventer à notre tour de nouveaux moyens d'exprimer notre vocation. L'acte de création – et donc celui de travailler – nous permet de prendre conscience de ce à quoi nous sommes appelés ensemble.

Le travail, entre réalité et idéal, entre immanence et transcendance, c'est courir le risque de nous (re)trouver et de co-naître ensemble.



UN ENGAGEMENT EN SOINS PALLIATIFS

Par Jeannine Bégis

Travailleuse sociale en Brie puis en Côte d'Ivoire, Jeannine est aujourd'hui retraitée. Elle est engagée dans une équipe de soins palliatifs à l'hôpital de Forcilles (77). Elle est membre de l'équipe Mission de France de Bussy Saint-Georges.

1 – L'ENGAGEMENT

Je suis membre d'une équipe de soins palliatifs depuis 5 ans. Depuis cette date, je vis aussi dans une résidence de personnes âgées, un foyer-logement à Torcy en Île-de-France.

J'ai connu deux types d'activités « soins palliatifs » :

- Pendant deux ans, c'était une équipe mobile au sein du nouvel hôpital de Marne-la-Vallée, c'est-à-dire que nous devions rejoindre un patient à la demande de n'importe quel service de l'hôpital.
- Je suis maintenant dans une unité de soins palliatifs, c'est-à-dire un ensemble de 14 lits réservés aux personnes en fin de vie.

Cette équipe est constituée de 6 personnes, 3 hommes et 3 femmes. Nous nous relayons par roulement, ce qui permet une présence presque quotidienne. Ainsi, je suis la « dame du mardi ».

Yvane est la coordinatrice. Elle a 70 ans et je l'ai connue à l'association AIDES, il y a une dizaine d'années, à l'hôpital de Lagny. Henri Philippe a 38 ans, il est kiné à Champs-sur-Marne, homosexuel. Dominique a 40 ans, il est nouvel arrivant et il travaille dans une banque. Sarah a 59 ans, elle est bouddhiste. Michel a 75 ans, c'est un ancien de l'association AIDES. Il est par ailleurs membre d'une équipe « Faire son deuil ». Et moi-même, Jeannine, j'ai 87 ans.

Nous sommes une équipe soudée, qui se réunit chaque mois en groupe de parole avec un psychologue indépendant de Chelles.

Il semble que je sois la seule chrétienne. Lors de rencontres amicales, par exemple au repas de fin d'année dernièrement, des questions sur l'immortalité affluent : le karma, la réincarnation, des expériences plus ou moins bizarres de spiritisme... Je me reproche de ne m'être pas encore vraiment affirmée comme chrétienne.

Était-ce le moment ?

N'ai-je pas parfois raté le coche ?

Ce qui, peut-être, caractérise cette équipe et concrétise un sentiment partagé, c'est cette phrase, souvent reprise, à propos d'un patient, dite les yeux remplis d'une joie profondément ressentie par cha-

cun : « Ah, ça a été une belle rencontre ! »

En tous cas, pour moi, tenter de rejoindre une personne en fin de vie me semble être dans l'orientation de la Mission de France. C'est tenter de rejoindre une périphérie vers laquelle on est envoyé ! Je compte sur cette équipe pour m'aider à discerner le moment venu de quitter cet engagement en soins palliatifs.

■ 2 – L'ABOUTISSEMENT D'UNE CONTINUITÉ

J'ai envie de m'arrêter un peu sur la continuité dont j'ai fait l'expérience. Je suis née en Brie, dans un milieu de grande culture agricole céréalière et j'ai été travailleuse sociale à la Mutualité agricole, près de Provins, pendant 25 ans. Puis, à l'âge de 50 ans, je suis partie en Côte d'Ivoire rejoindre une équipe d'Ivry avec Bernard Gouel. Pendant 18 ans, j'ai participé à la lutte contre la malnutrition des bébés puis à la lutte contre le SIDA...

Il y a 17 ans, je suis revenue en France dans le secteur Mission de France de Bussy Saint-Georges. Là ce fut l'engagement à AIDES à l'hôpital de Lagny.

Du coup, l'engagement en soins palliatifs est vraiment comme un aboutissement.

Après l'accompagnement des malades du SIDA, c'est l'accompagnement des personnes en fin de

vie. C'est un accompagnement réciproque : je suis aussi en fin de vie et une certaine fraternité peut s'établir...

Il s'agit d'être présent pour favoriser une prise de conscience : vivre la condition humaine, jusqu'au bout... Qui plus est, comme c'est le cas à Marne-la-Vallée, avec des personnes issues de tous les continents. L'approche de la mort dépasse les origines culturelles. Elle est la même pour tous, elle est à vivre pour tous... Et cela peut donner à vivre une fraternité profonde !

■ 3 – L'EXPÉRIENCE DU VIEILLISSEMENT

Le vieillissement est lent, progressif, inexorable. Le lâcher-prise est à vivre au quotidien. C'est une approche de fin de vie en continu.

Le rapport au corps et la perception de soi ont tellement changé que cela mène à deux attitudes profondes : l'humilité et l'anticipation. L'humilité est le constat sans cesse refait des fragilités bien personnelles...

Quant à l'anticipation, oui, je crois qu'anticiper est primordial ; ça permet d'apprivoiser le lendemain, avec toutes les peurs qui rôdent...

Là, je crois que ce sont la réflexion et la prière sur le mystère pascal qui m'aident, me poussent...

Il se trouve qu'il y a un an et demi, je suis allée en pèlerinage en Israël. Cela a déclenché un appel à reprendre, à redécouvrir tout ce qui concerne le Christ, sa vie, son itinéraire, ses propos selon ses rencontres, sa condition ou plutôt sa situation de Fils de l'homme et de Fils de Dieu, et à vivre comme lui, le mystère de mort et de résurrection.

■ 4 - CE QU'EST POUR MOI L'AVENTURE DU GRAND ÂGE

J'ai essayé de montrer comment se présente à moi l'aventure du grand âge. Cette aventure dont on a beaucoup parlé dans le service des aînés Mission de France.

Pour moi, c'est essentiellement le lien entre les fragilités du grand âge et l'engagement dans une équipe de soins palliatifs.

Ce qui m'aide actuellement, c'est la réflexion du pape François. Il y a une phrase que je ressasse : « Tout est donné, tout est lié, tout est fragile, mais tout n'est pas perdu. »

Cela m'aide pour écouter les bilans de vie si fréquents chez les personnes en fin de vie ; ça m'aide à garder, à cultiver l'Espérance et cela, en dépit des apparences, même si cette espérance est si mince, si ténue.



MOBILISÉS AVEC LES MIGRANTS.

Par Olivier Chazy

Olivier est membre laïc de la Mission de France depuis 1976.

Il partage sa vie quotidienne avec des familles migrantes à Meudon dans les Hauts de Seine et s'occupe d'enfants des rues à Kinshasa.

Il est membre de l'équipe Précarité.

J'ai réalisé cinq reportages sur des événements vécus par des membres de la Mission de France, tous engagés auprès des migrants et/ou des réfugiés entre la fin 2015 et juin 2016.

- A Saint-Fons, près de Lyon dans le Rhône, j'ai pu visiter un campement rom, invité par Philippe Plantevin, prêtre de la Mission de France, qui allait tous les jours conduire les enfants du campement à l'école en chantant des comptines. Les familles disaient de lui que c'était un gadjo, un homme de Dieu. Ces familles, déjà chassées à répétition par la police, l'ont été à nouveau depuis et le camp a été détruit.
- A Ludres, à 7 km de Nancy, en Meurthe et Moselle, j'ai assisté à la confirmation de Charlotte, camerounaise d'origine, et au baptême de quatre enfants et de leurs parents, Roms d'Albanie, dé-

boutés du droit d'asile, avec arrêté de reconduite à la frontière et menacés de mort par la mafia de leur pays. Après plus de quatre années en France, ils sont toujours sans titre de séjour. Madeleine Vauthier et Françoise Richard, qui m'avaient invité, se sont investies dans l'accueil des réfugiés depuis 8 ans. Le baptême et la confirmation, issus d'un long compagnonnage inédit dans la traversée des épreuves depuis 2012, a été célébré par l'évêque émérite de Belfort. Il a été suivi d'une grande fête à laquelle une centaine de personnes ont participé. L'événement a fait l'objet d'une forte couverture médiatique locale. Aujourd'hui, cette famille est toujours menacée par la mafia, avec des passages à l'acte, malmenée par l'obligation de quitter son septième hébergement en mai, sans pécule depuis le 15 juin, puis assignée à résidence et interdite de séjour par la préfecture, sans doute pour la décourager et la faire quitter le pays. Ils étaient 500 dans cette situation en Meurthe-et-Moselle en juin. L'engagement de l'équipe ne faiblit pas. Elle revient d'un séjour de détente dans les Vosges d'une semaine avec 16 réfugiés dont 10 enfants. Dans ce contexte dramatique, l'évêché a mis à disposition deux appartements pour deux couples et huit enfants.

- A Grande-Synthe, j'ai assisté au transfert du campement des réfugiés kurdes irakiens, d'un marécage où ils vivaient avec leurs enfants sous la tente vers un campement de cabanes chauffées et moquettées, à l'invitation de Gillette Gillet. Celle-ci est allée, pendant des années, apporter son soutien aux réfugiés (jusqu'à 3 000), avec l'association Salam et 250 autres bénévoles. Un peu plus loin à Calais, l'Etat a été condamné par le Conseil d'Etat pour traitement inhumain et dégradant, à l'initiative du Secours Catholique et de Médecins sans frontières. Le maire de Grande-Synthe, Damien Carême, a réussi à faire financer un nouveau camp par MSF et sa maintenance par l'Etat après un intense lobbying et le soutien de la population.
- Dans l'Aveyron, je suis allé à la rencontre d'un réseau de plus de 300 bénévoles actifs sur 10 localités, réseau créé à l'initiative de la pastorale des migrants, portée par Danyèle Régis et Michel son mari. Ce réseau prend en charge une vingtaine de familles déboutées du droit d'asile dans le cadre de l'association « Jamais sans toit », avec l'appui de quelques élus et de quelques paroisses. L'association paie les loyers des familles sans ressources et sans droit de travailler et cherche les moyens de restaurer une plus grande autonomie des familles.

L'association continue de grandir et la pastorale des migrants vient de réunir 80 personnes pour réfléchir au sens de son travail.

- A Criquetot, en Haute-Normandie, entre Honfleur et Le Havre, j'ai rencontré une quinzaine de familles de la paroisse de cette localité de 2 500 habitants qui, à l'appel du pape et de leur évêque, se sont mobilisées pour l'accueil des Syriens et des Irakiens. Ces derniers ne sont jamais venus et le réseau a décidé d'organiser des sorties pour les familles d'un CADA (centre d'accueil de demandeurs d'asile) du Havre avec l'appui de Gilbert Delanoue, prêtre de la Mission. Cinq sorties champêtres ont ainsi été organisées. Ce collectif développe ses projets en cherchant à créer des activités économiques nouvelles, en lien avec les collectivités locales et à organiser de nouvelles rencontres dont une a eu lieu le 5 octobre.

Tous ces engagements m'ont marqué. J'ai été touché par la détermination et la disponibilité des volontaires qui se sont faits compagnons de la lutte pour la survie, au jour le jour, de ces familles angoissées pour leur avenir, meurtries dans leur histoire passée et complètement isolées de la société française. J'ai découvert la réalité forte de

ces bénévoles inspirés par une démarche de profonde fraternité, avec la force contagieuse des réseaux, allant toujours plus loin dans leur solidarité jusqu'aux limites du possible.

Les causes qui sont justes trouvent en elles leur force, vous remplissent le cœur et vous donnent la joie, elles sont indestructibles.

Et pour contribuer à cette parole qui doit nous permettre de nommer nos engagements, dans une fidélité à notre héritage chrétien et en disponibilité à ce qui vient, je crois que ce qui fait signe, c'est ce qui fait sens. Ça ne fait signe que si ça fait sens. Ça ne fait sens que lorsque c'est partagé avec d'autres. Dans ce monde séculier, cela ne fait sens que lorsque c'est utile. Utilité qui ne veut pas se payer de mots mais a besoin de résultats pour être crédible. Nous savons que cet accompagnement a besoin de cohésion, de clarté, de passion, d'intelligence et d'ouverture de cœur. Cela fait sens quand cela nous fait vivre aussi, quand cela entrouvre un avenir possible, une espérance, quand cela guérit les blessures, surmonte les épreuves. Quand cela rend ce monde habitable, nous donne la joie, nous transforme. Plus l'intégrité humaine est menacée

plus c'est nécessaire, donc plus ça fait sens. Mais si cela ne fait pas sens, cela peut faire contresens. Si on considère notre héritage (l'eucharistie, la théologie), ce qui donne du sens, c'est d'être enraciné. L'enracinement, c'est la visibilité de l'incarnation.

Si l'eucharistie, la théologie ne sont pas enracinées dans la vie des gens, des pauvres surtout, ça fait contresens, c'est comme un mensonge, ça barre la route spirituelle des gens et de la vérité évangélique.





ETAPE 3 – UN CORPS DE PAROLE ... QUI FAIT SIGNE PAR LES DONS REÇUS

Par Yves Petiton

Yves Petiton est médecin d'enfants en IME (Instituts Médico-Éducatifs), prêtre de la Mission de France. Il fait partie de l'équipe de mission à Ivry-sur-Seine.

Notre première étape était centrée sur le corps social en souffrance et en genèse. La deuxième sur l'Eglise comme corps de Parole, ... un corps qui fait signe. Ce fut notre troisième étape.

L'Eglise célèbre une parole devenue chair en Jésus, confessé comme Christ et Seigneur ! Alors nous avons repris une fois encore la lecture des Ecritures. Dans sa lettre aux Ephésiens, Paul présente l'œuvre de réconciliation (*Eph 2, 14-18*) que le Christ a opérée. Déjà à l'Université d'été 2014, la réconciliation était apparue comme un synonyme du salut. Le don que le Christ a opéré, c'est de faire tomber le mur qui sépare les Juifs et les païens, nous dit-il. En ces temps où les murs « fleurissent » aux quatre coins du monde, affirmer cette fraternité universelle apparaît comme une utopie de

rêveur, à moins qu'elle ne soit un don promis dont l'accomplissement est encore à venir !

Il se déploie à travers les dons de la Parole et de l'Esprit dont parle *Ephésiens 4, 1-16*, texte qu'Hughes commente. Parmi ces dons quelques-uns sont des ministères, structure du corps ecclésial, jointure pour lui garder souplesse et adaptation. La figure des ministères a évolué à travers le temps. Cette diversité et leur complémentarité peuvent être mis en regard des défis pointés le premier jour par Elena : signifier l'ouverture à une altérité, initiative extérieure de Dieu et en même temps, une sollicitude qui ne soit pas extérieure mais mutuelle, ajustée à ce temps.

Nous n'avons pas fini de comprendre la structure ministérielle du corps ecclésial. L'Eglise n'a pas fini de s'ajuster pour que la Parole évangélique puisse retentir comme une Bonne nouvelle, concrète pour tous !

L'après-midi du troisième jour, chacun des participants a été invité à relire l'itinéraire parcouru durant les trois jours. Les questions demeurent actuelles :

1. La première étape a visé à réfléchir la manière dont, dans des enjeux concrets de la société, est vécue la mission. **Que retenez-vous de ce positionnement missionnaire dans les enjeux de société ?**
2. A travers la célébration eucharistique, nous avons vu et expérimenté que l'Eucharistie constitue le Corps du Christ. **Qu'avez-vous perçu d'essentiel ?**
3. En croisant les deux premières étapes (enjeux de société + constitution du Corps du Christ) : **Comment comprenez-vous l'engagement du Corps du Christ dans les enjeux de société ?**
4. Le travail de lecture d'Ephésiens 4 nous a fait revenir au Corps du Christ. **Comment entendez-vous que Dieu structure ce Corps par des dons pour que le Corps puisse assumer sa mission ?**

Dans l'eucharistie, à l'invitation du prêtre « Prions ensemble au moment d'offrir le sacrifice du Christ », l'assemblée répond « Pour la gloire de Dieu et le salut du monde ». Oui, l'Eglise n'est pas

pour elle-même, elle est envoyée « pour la multitude ».

Par le baptême, tous les chrétiens se reconnaissent appelés pour être envoyés.

La Mission de France apporte une note spécifique à cette mission. Nous pourrions reprendre les trois déplacements qu'Elena pointait le premier jour. Elle les exprimait comme notre "savoir-faire" Mission de France, mais elle nous invitait à les revisiter pour relancer notre marche et faire signe dans le monde commun.

Le lendemain, ordonnant Guillaume comme prêtre, Hervé Giraud, notre évêque, en précisait le ministère au travail : « Pour donner et recevoir. Pour écouter et pour parler. On va vers les autres en sachant que l'Esprit nous précède, que les autres nous apportent quelque chose, que la relecture théologique fait progresser la mission de l'Église. »

Avant cela, dans son envoi, il avait invité les participants à poursuivre cet effort de penser notre histoire pour qu'elle s'ouvre, par la fragilité, au travail de l'Esprit.



UN CORPS BIEN ARTICULÉ : UNE RELECTURE THÉOLOGIQUE DE EP 4, 1-16

Par Hughes Ernoult

Hugues est membre de la communauté Mission de France, médecin de Protection Maternelle et Infantile en Seine et Marne, membre du service formation et de l'équipe épiscopale. Il a animé de nombreux groupes de lecture biblique.

■ ÊTRE LECTEUR

Je vous livre ici ma lecture personnelle d'Ephésiens. Mais si je prends personnellement la parole, ce n'est pas de moi-même mais parce que j'ai été appelé à le faire afin d'apporter ma pierre à la construction de ce que nous faisons ensemble dans cette Université d'été.

■ AU DÉPART : UNE EXPÉRIENCE VITALE, UN SUJET QUI PARLE, QUI DIT « JE ¹ »

L'auteur se présente lui-même comme Paul : Saul était un observateur zélé et scrupuleux de la loi. Sous la loi, ce qui prime c'est la séparation. Il y avait donc, pour lui, ceux qui étaient dans le vrai et les

1. S'engager pleinement dans ce qu'on dit et dans ce qu'on fait, dire « Je » est une exigence évangélique : « On vous a dit et bien moi, je vous dis ».

autres, qu'il fallait faire disparaître, le respect de la loi primant sur le respect de la vie elle-même. Son monde est régi par la violence et la division entre les hommes. Aujourd'hui encore, des hommes pensent ainsi et pas seulement les intégristes musulmans.

Mais voilà, Paul « est devenu apôtre par la volonté de Dieu ». Son expérience fondatrice a eu lieu sur le chemin de Damas où le Christ se révèle à lui : « Je suis Jésus, c'est moi que tu persécutes ».

Il lui est révélé qu'au régime de la loi se substitue celui de la rencontre, que cette rencontre avec le Christ se fait concrètement pour lui, par et dans l'union des chrétiens. La « communion », qui inclut la solidarité matérielle, sera au cœur de sa théologie comme de sa pratique. Au régime de la séparation se substitue le régime de la réconciliation (qui n'est vraiment possible qu'en Dieu qui récapitule toute chose avec et par son fils dans l'Esprit), l'Eglise doit la vivre et œuvrer pour manifester qu'elle s'étend à toute l'humanité, à toute la création ! (Paul devait sûrement avoir lu *'Laudato si'* !). Si le régime de la séparation tombe, il faut faire tomber le mur qui sépare les Juifs et les païens, tous les murs. On comprend bien pourquoi Paul devient l'apôtre des

païens. A sa suite, d'autres feront tomber d'autres murs, le cardinal Suhard (qui a suscité la création de la MdF) ne sera sûrement pas le dernier !

En fait, comme Pierre chez Corneille, ou lui-même avant d'entrer à Corinthe, Paul est convaincu que les murs sont déjà tombés.

Il ne faut jamais oublier que toute théologie est vivante avant d'être savante.

■ PLACE DU TEXTE DANS L'ÉPÎTRE

Dans cette épître, notre texte est une charnière entre une première partie qui trace les fondements et une deuxième qui en tire les conséquences. Pour l'auteur, la réflexion, la méditation et l'engagement de toute la vie doivent être liés.

Les trois premiers chapitres de l'épître développent l'horizon de la réconciliation en Jésus dont Paul a eu la révélation.

Au chapitre 4, l'auteur va insister et approfondir le final du chapitre 2 : pour être fidèle à cette mission qui nous met en communion avec Dieu en œuvrant concrètement au projet de réconciliation de toute l'humanité, de toute la création, nous devons être membre du corps, de la famille, de la construction

où notre baptême nous fait entrer. Et cette mission exige que ce corps - cette famille, cette construction - ne soit pas faite n'importe comment !

Dans les deux derniers chapitres, l'auteur revient sur les conséquences pratiques de cette mission qui nous est confiée. Comme baptisé, chacun de nous est invité à changer de vie. Ce changement doit transformer radicalement nos relations qui doivent être, en premier lieu, établies sur une parole vraie qui exclut le mensonge. Être fidèle à ce programme de réconciliation impose d'adopter un comportement qui bannit la colère et la violence. Enfin, l'exigence de pardon vient achever ce programme qui nous est fixé. Tout cela doit se concrétiser dans les relations femmes-hommes et adultes-enfants. En final vient la belle envolée lyrique où nous sommes invités à mener le bon combat de la foi et le message de paix et d'amour.

■ LE 4^{ÈME} CHAPITRE

« Je vous y exhorte donc dans le Seigneur. » Tout commence par un sujet qui s'exprime en son nom, il se place en position de celui qui peut nous exhorter et insiste sur son statut de prisonnier. Est-ce pour souligner le prix qu'il paye ou pour nous de-

mander : « Et vous, de quoi êtes-vous prisonniers, comment et à qui êtes-vous liés ? » L'importance qu'il donne aux ligaments qui permettent que le corps soit articulé tout en restant uni, au verset 16, me semble indiquer qu'il ne faut pas écarter la deuxième interprétation. Pour lui c'est clair, c'est dans le Seigneur qu'il exhorte, c'est le Seigneur qui est l'englobant, le lien fondamental.

C'est en tant que baptisés que nous sommes tous appelés :

Accordez votre vie à l'appel que vous avez reçu : (2) En toute humilité et douceur, avec patience, supportez-vous les uns les autres dans l'amour (agapè) ; (3) Appliquez-vous à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. (4) Il y a un seul corps et un seul Esprit, de même que votre vocation vous a appelés à une seule espérance ; (5) Un seul seigneur, un seul baptême ; (6) Un seul Dieu et Père de tous qui règne sur tous, agit par tous et demeure en tous.

C'est comme individus responsables que nous sommes appelés à nous convertir et à adopter un comportement tout entier orienté vers la capacité à nous aimer les uns les autres, à être unis. C'est

par le baptême que nous sommes incorporés. C'est le baptême qui nous donne cette qualité qui peut faire que nous soyons UN tout en restant différenciés, à l'image du Père, du Fils et du Saint Esprit au nom desquels nous sommes baptisés. On voit bien comment l'auteur appuie sur le couple un seul / tous. Il s'agit bien d'accordage. Je souligne « l'unité de l'Esprit par le lien de la paix » pour dire qu'il s'agit bien d'une unité bien particulière et que le lien indiqué est celui de la paix dont nous avons besoin plus que jamais. Cette unité par le lien de la paix est donc associée de manière très serrée à notre statut de baptisé qui assure à chacun de nous la grâce nécessaire ! (Il nous faut admettre que les grâces que nous n'avons pas ne seraient pas nécessaires !)

■ TOUT EST DON, POUR TOUS !

A chacun de nous cependant, la grâce a été donnée selon la mesure du don du Christ (7). Il nous faut juste remarquer qu'il n'est pas écrit ici que la grâce du baptême a été donnée selon notre mesure mais selon la mesure du don du Christ. C'est ce don, insiste Paul, qui nous est explicité dans la suite du texte. D'où cette parole :

*Monté dans les hauteurs,
il a capturé des prisonniers (littéralement :
« il a fait captive la captivité »)
il a fait des dons aux hommes.
(9) Il est monté !*

Dans la libre citation du psaume 68 appliqué à Jésus lui-même, on retrouve le mouvement de « descente / remontée » qui est au cœur de la grâce du baptême qui semble faire écho à l'hymne de l'épître aux Philippiens. Ainsi nous est indiqué plus précisément qu'il nous faut suivre à sa suite le chemin du serviteur : descendre « jusqu'au plus bas de la terre ». Je vous laisse le soin de voir concrètement ce que cela recouvre.

Le deuxième verset « *il a capturé des prisonniers* » m'a paru obscur. En prenant la traduction littérale, j'ose cette interprétation : la captivité serait celle de la Loi qui enferme et fait de nous des prisonniers, c'est donc de l'emprise de cette Loi qu'il nous faut être libérés. L'incarnation-résurrection du Christ dans laquelle nous sommes entraînés par le baptême est une libération : nous voilà appelés à être libérés de ce qui nous divise, nous les « purs », du reste des hommes en nous liant par les liens de paix

(les liens du baptême). Mais le don qui est fait ainsi est fait « aux hommes », à l'humanité tout entière. Pas de doute là-dessus quand le commentaire du psaume confirme l'objectif : « afin qu'il remplisse tout l'univers » enfin unifié en lui. « Descendu au plus bas de la terre », il n'oubliera personne dans cette création enfin réconciliée.

Ainsi il est bien clair que les dons énumérés juste après sont finalement au service de ce projet qui concerne « tout l'univers » et que le corps ainsi constitué est un « instrument » au service du plan de salut qui ne doit exclure personne.

*Et les dons qu'il a faits, ce sont :
les uns apôtres,
les autres prophètes,
les autres évangélistes,
les autres bergers et enseignants,
afin de mettre les saints en état d'accomplir
le ministère (littéralement 'service') pour
bâtir le corps du Christ, jusqu'à ce que nous
parvenions tous ensemble à l'unité dans la
foi et dans la connaissance du fils de Dieu,
à l'état d'adulte, à la taille du Christ dans la
plénitude. (v 10-12)*

■ LES APÔTRES ET LES PROPHÈTES

Dans toutes les listes de ministres du Nouveau Testament, les apôtres sont toujours nommés en premier. Au chapitre 2, il est écrit : « Ainsi, vous n'êtes plus des étrangers, des immigrés ; vous êtes concitoyens des saints, vous êtes de la famille de Dieu. Vous avez été intégrés dans la construction qui a pour fondation les apôtres et les prophètes, et Jésus Christ lui-même comme pierre maîtresse. » (v 19-20)

Qui sont donc ces apôtres ? Dans le Nouveau Testament, les 12 sont nommés apôtres, et Paul reçoit lui aussi ce titre en tête de l'épître : « Paul, apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu ». Il semble que ce soit lié à la révélation qu'il a eue et à l'expérience de rencontre personnelle du Christ ressuscité. Après lui, plus personne ne sera nommé ainsi dans le Nouveau Testament. Ils sont « les fondations », nous dit le verset 20 au 2^{ème} chapitre, c'est-à-dire que tout repose sur eux. Mais c'est le Christ, qui est la pierre maîtresse, qui fait tout tenir ensemble, c'est le Christ qui est la tête et donne l'orientation du bâtiment. L'Eglise est fondée sur les témoins de la vie et de la résurrection choisis par le Christ en personne, les apôtres sont un don

du Christ à l'Eglise et par elle, à l'humanité tout entière. On peut en déduire que leur fonction est bien de garantir que tout se construit sur la base du témoignage évangélique, de rappeler que c'est le Christ, la tête et que tout concourt à l'objectif : servir le plan de salut pour toute l'humanité.

Leur fonction est indissociable de celle des prophètes : ceux-là sont saisis par la Parole de Dieu. Héritiers des prophètes de l'Ancien Testament, ils proclament qu'on ne peut dissocier relation avec Dieu et relations entre les hommes. Saisis par la parole de Dieu, ils manifestent que Dieu ne cesse de se révéler dans le monde.

■ LES AUTRES MINISTÈRES

Enfin sont cités tous les autres ministères nécessaires à la mission.

Les évangélistes, annonceurs de la Bonne Nouvelle, artisans de la première annonce. Autour d'eux se forme souvent une communauté mais on ne dit pas qu'ils en sont les fondateurs. Les apôtres en sont les fondations, mais seul le Christ est fondateur ! Les bergers et enseignants. Les bergers, bien sûr, prennent soin du troupeau, le rassemblent, le

guident vers les bons pâturages et le protègent de ce qui peut le détruire. Leur rôle est indissociable de la fonction d'enseignant, fonction qui évoque pour moi la double tâche de transmettre l'héritage reçu et de veiller à ce que les élèves déploient au mieux leurs potentialités.

On aurait tendance à s'arrêter là ! Mais suit une précision qui n'est pas anodine : « afin de mettre les saints en état d'accomplir le ministère. »

Tous ces ministères ont pour but de mettre les saints en état d'accomplir le ministère. Je souligne le singulier. C'est le corps tout entier qui accomplit le ministère et pas l'un ou l'autre. Pour moi, tous les ministères, ceux de cette liste ou les autres qui seront donnés quand ils seront nécessaires, s'enracinent dans le ministère qui est celui du corps.

Le but est bien que « nous parvenions tous ensemble à l'unité dans la foi et dans la connaissance du fils de Dieu, à l'état d'adulte, à la taille du Christ dans la plénitude »

Je souligne « tous ensemble », pour moi le « tous » vise sans équivoque la totalité de l'humanité enfin réconciliée.

*Ainsi nous ne serons plus des enfants, ...
Mais, confessant la vérité dans l'amour, nous
grandirons à tous égards vers celui qui est la
tête, le Christ.*

Pour l'auteur, c'est bien dans ce mouvement de construction du corps que tous pourront grandir, c'est cette croissance orientée qui permet que chacun puisse être intégré sans se dissoudre, puisse être uni sans être uniformisé, être relié sans être prisonnier de ses propres errements.

Et c'est de lui que le corps tout entier, coordonné et bien uni grâce à toutes les articulations (littéralement : ligaments de soutien) qui le desservent, selon une activité répartie à la mesure de chacun, réalise sa propre croissance pour se construire lui-même dans l'amour.

Que rajouter à ce final, comment mieux résumer ce qui vient d'être dit ? J'espère que vous percevez maintenant combien l'exigence que le corps soit bien articulé avec de solides ligaments est une condition nécessaire pour nous puissions réaliser la mission à laquelle chaque baptisé est appelé à participer, combien les articulations sont nécessaires et combien il est important que chaque fonction du corps soit assurée.

■ CONCLUSION

Dieu a un beau projet pour nous, le projet d'une humanité réconciliée et même d'une création réconciliée et apaisée.

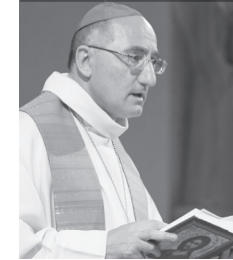
Pour réaliser cette promesse, il s'est donné au monde par son fils. En se faisant homme parmi les hommes, il s'est rendu solidaire de toute l'humanité. En s'incarnant, il s'est fait solidaire de toute la création. En le ressuscitant, le Père ressuscite déjà une humanité réconciliée. La paix nous est donc donnée et se répand sur l'univers tout entier par l'Esprit que Jésus a rendu sur la croix qui est esprit d'ouverture à l'autre et esprit de communion.

Ce don doit se déployer dans l'histoire par ce même mouvement : comme Jésus s'est incarné, de même le Christ ressuscité doit être manifesté dans l'histoire. A l'Eglise est confiée cette tâche, elle doit être conforme au but visé et être elle-même corps réconcilié.

En premier lieu, il faut que chacun de nous soit apte à cette « incorporation ». Pour cela, Dieu nous a appelés à le suivre sur le chemin qu'il a tracé : descendre et se faire un parmi les autres, se laver les

pieds les uns les autres. Chemin eucharistique, il est d'abord chemin du baptême qui qualifie chacun de nous pour la mise en œuvre de ce programme de réconciliation de tous. C'est donc en premier lieu comme baptisés que nous sommes appelés à mettre en œuvre ce programme de réconciliation de l'humanité en se faisant proches du plus bas de l'humanité, en se faisant serviteurs.

Mais cela ne suffit pas, on n'est pas un corps à soi tout seul. Pour édifier ce corps, comme pour bâtir tout édifice, il faut de bonnes fondations et une structure solide. C'est pour cela que le Christ (lui-même !) fait don de ministres différenciés. En premier lieu les apôtres, comme fondation, car c'est bien sur le témoignage de la rencontre du Christ ressuscité que tout doit être fondé.



ENSEMBLE, NOUS AVONS TISSÉ LA COMMUNAUTÉ.

Par Hervé Giraud, évêque



Il m'a été demandé de proposer une relecture personnelle de l'Université d'été : comment l'ai-je vécue ? Comment ai-je perçu les enjeux de la société et de l'Église, les enjeux théologiques ?

J'ai donc essayé de me situer non seulement comme évêque, mais comme Hervé Giraud, prélat. Lors d'une Université d'été, l'évêque doit la boucler... non pas se taire, non pas tout boucler, non pas tout introduire, ni tout conclure, mais effectuer comme une « grande boucle » dont l'arrivée n'est autre que la fin des temps ! Avec la Mission de France, j'ai donc appris à avoir une autre posture d'évêque : j'apprécie que le prélat soit un évêque autrement situé. On n'attend pas tout de lui ; tout ne passe pas par lui ; on ne l'ignore pas non plus, notamment dans sa sacramentalité fondamentale,

signe de la donation de l'Esprit. J'ai donc bien vécu la manière dont vous m'avez accueilli ici, mais aussi depuis 15 mois, lors du lavement des pieds à Pontigny. L'enjeu est important car ma place spécifique signifie aussi votre place dans la responsabilité apostolique confiée à la Mission de France. Le signe en a été donné par les multiples prises de parole : il est loin le temps où seul l'évêque prêchait ! Des mots me viennent ici : réception - écoute mutuelle ; dialogue - réciprocité.

Ensemble, nous avons donc tissé un peu plus la communauté Mission de France. Je ne vais ni coudre ni en découdre, même si la culture de la confrontation reste un bon moteur MdF !

Je voudrais dire d'abord merci pour la longue préparation. Le chemin fait partie de l'Université d'été. Merci à Arnaud, notre vicaire général, et à tous ceux qui ont préparé et qui animent notre Université d'été. Nous ne mesurons peut-être pas tous que ce genre d'événement demande beaucoup de réflexions, de débats, de remises en question. En tout cas, vous avez mis la barre très haut, trop haut peut-être... à nous de le dire dans nos évaluations.

Il est écrit au livre de la Sagesse : « Ce que j'ai appris avec simplicité, j'en fais part sans réserve. » (Sg 7, 13). Avec simplicité, je voudrais redire qu'il faut tendre vers... la simplicité. J'ai apprécié notre effort de réflexion, avec nos multiples rationalités. La Mission de France est quasi une exception dans son énorme capacité de réflexion, d'actualisation. Mais... je n'ai pas tout compris. La nécessaire intelligence de la foi risque de devenir hermétique. Notre jargon risque de devenir compliqué ! Comment dire cela à mon neveu ?! Saint Paul nous a avertis : « J'ai bien peur que... votre intelligence des choses ne se corrompe en perdant la simplicité... qu'il faut avoir à l'égard du Christ. » (2 Co 11, 3). Pourtant, moyennant cet avertissement, je ne peux que vous confirmer dans cette « recherche commune », cette recherche intelligente, participative, théologique. Continuez résolument à « théologiser » - voyez que je m'inculture ! - mais sans oublier l'accessibilité. Devenir simple est un travail ! C'est un travail supplémentaire, encore plus difficile mais essentiel. Parmi les enjeux que je perçois, il y a donc la nécessité de continuer, contre vents et marées, à faire le pari de la pensée, de penser notre histoire pour que celle-ci ne devienne pas un destin, une mécanique, mais qu'elle s'ouvre, par la

fragilité, à la contingence de notre histoire qui est la porte de l'Esprit.

Pour réfléchir les enjeux, nous avons choisi l'analogie du corps : corps social, corps de paroles, corps qui fait signe... pour la multitude. Dans une analogie, la différence l'emporte sur la ressemblance. Il faut au moins en avoir conscience pour ne pas forcer cette analogie. Nous aurions aussi bien pu prendre celle du peuple, de la famille ou du temple. Chaque image fait signe autrement. Simplement, ne durcissons pas nos images. Mais en choisir une me semble important, pour ne pas créer de la confusion par leur multiplication.

Deux points m'ont aussi marqué positivement : la place de la Parole de Dieu et plus largement la liturgie. Notre pratique, révélée par la LAC et nos livres comme ceux de Jacques ou de Dominique, montre bien que « Déciffrer sa parole illumine et que les simples comprennent » (Ps 118, 130). La Parole de Dieu nous est donnée pour être l'âme de notre apostolat commun, à condition (« Dura text, sed text ») de lire lentement. Quant à la liturgie, elle fut d'une rare qualité et intensité lors des engagements jeudi soir : un beau feu d'artifice... le

bruit et la fumée en moins ! J'ai aussi entendu que beaucoup d'entre vous ont apprécié la relecture de la prière eucharistique pour la réconciliation et qu'en la relisant, elle ouvrait d'autres soifs. Une qualité de chants, de paroles, de silence, d'écoute, de gestes fait entrer la multitude dans le mouvement profond d'une liturgie qui fait devenir corps du Christ.

Dans une Université d'été, comme à Avignon, il y a le « on » et le « off ». Merci à toutes celles et ceux qui m'ont parlé ou interpellé en « off ». Leurs paroles m'ont aussi marqué par leur confiance immédiate. Soyez rassurés : j'ai bien compris qu'ici « on râle d'abord, et on rend grâce ensuite » !

Demeure la question de Dieu... celle que nous nous posons et celle qu'Il nous pose, directement ou médiatement. Celle qui se pose quand nous pensons l'institution à partir de sa fragilité ou non. La question de Dieu ne peut être entendue que si nous restons ouverts à l'Esprit qui souffle dans nos joies et dans nos failles, qui passe aussi à travers elles. Continuons cette célébration en nous laissant mener par l'Esprit sur les chemins de la justice.

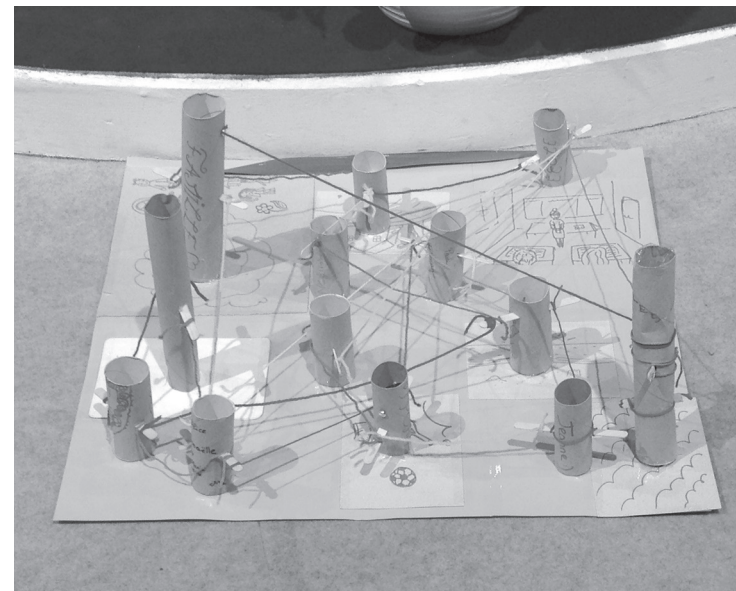


L'UNIVERSITÉ D'ÉTÉ MDF 2016 VÉCUE PAR LES MOINS DE 18 ANS

Par Cécile et Tanneguy du Halgouet

Durant les trois jours de cette rencontre, les 25 enfants et jeunes ont vécu, en parallèle des adultes, les thèmes de chaque jour.

Jeudi, nous avons commencé par faire connaissance en tissant une grande toile à l'aide de pelotes de laine. Ainsi nous avons créé notre réseau pour ces trois jours. Cela nous a amené à réfléchir avec qui nous sommes en relation. Et afin de souder le groupe, nous avons fait une bataille navale géante. Sur la grille, nous devons découvrir différents lieux de vie. Puis nous avons continué la réflexion : quel est notre corps social ? Pour les plus grands, cela a été source de discussions et d'échanges. Pour les plus jeunes, un bricolage où chacun se représentait et tissait des liens dans différentes sphères de vie : école, quartier, paroisse, sport... On est toujours le même dans des



endroits différents et en lien avec des personnes différentes. Et pour finir la journée, une maquette construite avec la participation de tous a été apportée à l'offertoire de la célébration du jeudi soir. Vendredi, nous avons commencé la journée avec des jeux avec et sans paroles. Comment cette parole nous aide ou non, à nous exprimer ? Lors de la chasse au trésor, préparée par deux grandes, dans le jardin, nous avons découvert des paroles de la Bible. Certaines étaient inconnues ! Mais ces

paroles ne sont-elles pas un trésor pour moi ? La réflexion s'est poursuivie jusqu'en fin de journée avec, au milieu, une coupure pour participer avec les adultes aux ateliers créatifs.

Samedi, à travers la lettre de Paul aux Corinthiens, nous avons découvert que chacun est différent et a une place. Nous avons pu approfondir cela avec les témoins qui sont venus à notre rencontre. Tout d'abord Anne et Patrick qui ont vécu en Algérie. Comment comprendre la parole, la langue de l'autre ? Et puis, Guillaume est

venu nous dire l'engagement qu'il allait prendre le dimanche.

En bref, ces 3 jours ont été bien animés. Au-delà des rencontres et des amitiés tissées, les jeunes ont notamment apprécié de pouvoir partager entre eux et découvrir, à leur manière, le thème de cette session. Et pour finir, ils ont envoyé un message à tous les participants de la session en proposant de se laisser bousculer et voir le monde avec le regard du plus petit. **Oui, osons ensemble !**



LES ABSENTS DE L'ASSEMBLÉE.

Par Annie Millot

Annie est mariée à Jean-Yves et mère de 4 enfants. Elle est professeur des écoles auprès des enfants du voyage et membre d'ECCOFOR, une école de production qui a vu le jour il y a trois ans à Dôle. Annie appartient à l'équipe Mission de France de Dôle. Avec Jean-Yves ; elle est déléguée diocésaine du SNRM.

On m'a demandé d'exprimer un point de vue suite à l'Université d'été vécue en juillet. Pour moi, cela était une première.

Lors de cette université, il a été question des fragilités et de leur rapport avec les institutions. Cette question a résonné pour moi.

En tant qu'enseignante auprès des enfants du voyage, la question de l'accueil des fragilités est une question récurrente. L'Education nationale a du mal à se remettre en cause et à innover. C'est bien difficile de renoncer au système de compétition pour laisser place à la coopération. Je pense que pour les jeunes qui ont un profil particulier et qui n'ont pas pu s'adapter à ce que l'école attend d'eux, la solution est peut-être d'inventer d'autres parcours en dehors de l'institution avant de penser

agir au sein même de l'institution. C'est ainsi que s'est créée l'école de production, Juralternance, de Dôle. Aujourd'hui, après 3 années d'expérimentation, des jeunes ont repris le goût d'apprendre et apprennent un métier... Et cette expérimentation commence à interpeller l'institution...

Les membres de la CMDF s'intéressent aux fragilités et sont pour la plupart, fortement engagés auprès des personnes en périphérie. Les témoignages ont été forts et ont rejoint nos propres fragilités... La mosaïque représentait l'importance de faire un tout harmonieux avec des morceaux de toutes formes et couleurs... L'expression du tissage utilisée souligne cela aussi... La CMDF veut parler de la foi en Jésus-Christ avec des mots d'aujourd'hui et rejoindre la périphérie... Elle veut être ancrée dans le réel, dans l'ordinaire des jours... J'aime ces temps de recherche collective.

C'est pour cela que je l'ai rejointe...

L'Université d'été est un temps de recherche ensemble, comme cela se fait dans les différents groupes de partage que nous avons rencontrés à la CMDF... Mais si on regarde le public de l'Université d'été, c'est à nouveau un public homogène, plutôt intello. On peut même facilement se demander si on va être à la hauteur... En reprenant l'expression

du tissage... Je crois qu'il y manquait des fils... Ceux de la précarité, de l'exclusion, du handicap...

Serait-il possible de penser une Université d'été autrement... ?

Il s'agirait d'accueillir des personnes en situation d'exclusion, non pas dans le but d'être une Eglise plus ouverte à tous, mais surtout parce que nous avons besoin de tout le monde pour réfléchir et on a surtout besoin de ceux qui subissent l'isolement et l'exclusion. Ils ont des choses à nous dire et c'est ensemble que nous devons chercher ce qui fait sens pour nous. C'est cela, l'Eglise corps du Christ. A l'atelier créatif, la mosaïque réalisée par les enfants représentait toutes ces diversités. Dans cette mosaïque, il n'y avait pas que des carreaux plats, bien adaptés pour faire une mosaïque, mais il y avait aussi des cailloux plus gros, plus ronds. Claire, qui animait cet atelier, a eu du mal à mettre les joints avec ces cailloux-là, cela a pris plus de temps, mais il n'était pas question de les retirer. Pendant la célébration, la mosaïque a été évoquée... Comment faire pour que cette image soit vraiment habitée pendant l'Université d'été ?

J'avoue avoir été un peu surprise que nous échangions sur les précarités sans avoir invité ceux qui les vivent radicalement...

Cela remet peut-être en cause la méthode utilisée au cours de cette Université d'été...

Le fait qu'il y ait des temps de conférence rassemblant 300 personnes suppose que chacun de ses membres soit prêt à recevoir le même message au même moment, de la même manière... Impossible à penser avec un public hétérogène.

Les questions écrites pendant les temps de partage en atelier risquent parfois de nous guider sur un chemin de réflexion trop balisé. Pour moi, l'essentiel est le cheminement qui s'opère pour chacun à travers ce qui se dit et se partage... Le fait de revenir aux questions, nous empêche de nous laisser guider par ce qu'on se dit les uns les autres. Pour les ateliers créatifs, aurait-il pu être envisagé d'inviter des personnes plus directement concernées par les sujets abordés ? Par exemple, que ce soit des membres du Sappel ou de « La Pierre d'Angle » qui nous invitent à vivre un partage d'évangile à leur manière ?

D'autre part, pour les mini-assemblées, aurait-il été possible d'inviter des personnes demandeurs d'asile ou autres, pour nous exprimer leurs questionnements ou leurs points de vue sur la transmission, sur leur cheminement de foi, sur ce qu'elles attendent de l'Eglise par exemple... ?

Partager les repas avec ceux qui ne sont pas du sérail... Ne serait-ce pas un déplacement pour chacun de nous ? Pour les temps de repas, les personnes de la CMDF sont heureuses de se retrouver, c'est beau à voir, cependant, il peut arriver que des nouveaux aient un peu de mal à trouver une place qui ne s'inscrive pas dans des souvenirs ou des échanges de nouvelles...

Je reconnais que c'est un gros chantier pour lequel je n'ai pas de réponse. Mais nous avons compris, dans cette Université d'été, que les fragilités peuvent être un levier pour que l'institution s'interroge et bouge les lignes. Nous avons besoin de ces fragilités pour nous mettre en mouvement, pour ne pas nous enfermer dans nos habitudes. N'est-ce pas l'occasion d'oser ?

L'ENGAGEMENT À LA CMDF

L'ordination de Jean-Yves a été pour moi mon premier engagement avec la Mission de France. Mais c'est à l'Université d'été que cet engagement a été accueilli et reconnu par la communauté MDF. J'ai ressenti une certaine unité dans l'assemblée, unité qui conduit à la Paix.

Aussi, être membre de la CMDF, cela engage. Nombreux sont ceux qui osent marcher à contre-

courant pour défendre des causes plus justes... Rencontrer des personnes de la CMDF, c'est souvent dynamisant, les initiatives des uns encouragent les autres à essayer... Il y a une mise en mouvement. Oui, faire partie de la CMDF, cela engage à sortir pour aller plus loin avec d'autres.

Aller plus loin pour croire en l'autre, même celui que je ne connais pas bien. Aller plus loin dans la fraternité.

Pour moi, la célébration des engagements a été un temps de reconnaissance. Celle que le Dieu de Jésus est au cœur de tout cela.

Au sujet des symboles pendant les célébrations.

J'ai toujours eu un peu de mal à entrer dans les symboles, les rites. J'ai un peu de réticence à entrer dans les langages d'appartenance à un groupe. J'y crains quelque chose de fermé ou même, de sectaire. Je m'interroge souvent sur ce que peut penser la personne qui n'est pas de la partie.

Pourtant, le signe de tremper ses mains dans l'eau est un signe qui m'a parlé. Rappel qu'être chrétien implique d'oser se mouiller, prendre le risque avec d'autres pour suivre le Christ... (Pour ce signe, je regrette cependant que nous nous soyons essuyés les mains...)

Aussi, le symbole d'emporter avec soi le morceau

d'une assiette exprime bien la complémentarité que nous devons vivre dans l'Eglise.

J'ai remarqué que certains symboles peuvent réveiller la mémoire de ceux qui les ont vécus. Certains se sont souvenus avec émotion de leur propre engagement à la CMDF, à Pontigny par exemple... avec les mains posées sur les murs de l'abbatiale. Pour moi, ces symboles n'auront de sens que par ce que nous en ferons.

Quelques mots après ces quatre journées lyonnaises.

- **Communauté** de foi qui se réunit, qui prie, qui travaille mais qui pourrait s'ouvrir à une plus grande diversité.
- **Des aînés** qui ont su nous partager Celui qu'ils ont suivi.
- Des chemins nouveaux à inventer pour que tous les hommes puissent prendre place dans l'Eglise, dans la communauté MDF.
- Besoin d'une Eglise qui rassemble tous les croyants avec les fragilités et qui constitue un corps : **« Eglise Corps du Christ »**.
- L'ordination de Guillaume a témoigné de l'unité dans la diversité de la Mission de France. Nous nous sentons engagés avec lui...



UNE UNITÉ DANS LA DIVERSITÉ

Par Anne de Boissieu

Anne est, avec son mari Patrick, en équipe Mission de France depuis 1988. Ils ont habité pendant une vingtaine d'années à Bordeaux, puis quelques années en Algérie et aujourd'hui, ils sont dans l'équipe Rhône Vert - Tarare.

L'université d'été 2016 de la Mission de France à Francheville, qu'est-ce que je peux en dire deux mois après ?

Pour moi, c'est la nième Université d'été à laquelle je participe, un rendez-vous auquel je suis fidèle, un moment attendu, préparé. Je retiens le travail en équipe et en région, sur l'article d'Etienne Grieu sur l'ordre sacramentel – auquel a brillamment fait écho le récit de Marie-Thérèse Weisse le premier matin – et ce si beau texte de J. Sommet sur la décision qu'il a prise dans le camp de Dachau, d'accompagner dans les baraques de quarantaine les malades atteints du typhus, ainsi que le texte de Régis Debray sur le double jeu du sacré. Comme pour les précédentes Universités d'été, d'abord bravo pour l'organisation !

Au premier carrefour, il nous était demandé de partager « ce que nous avons dans le ventre » en arrivant et je notais : « J'ai le ventre creux, j'ai faim de tisser et retisser des liens, de réfléchir ensemble, de célébrer », faim de retrouver « un collectif porteur qui fait chaud au cœur » selon les mots de Jean Toussaint, dans cette période où Patrick et moi sommes comme assis entre deux chaises, après plus de trois ans en Algérie au service de l'Église du Sahara algérien et dans l'attente de déménager sur l'Aubrac, avec un projet d'accueil sur le chemin de Compostelle.

Cette Université d'été reste pour moi le signe d'une unité faisant place à la diversité : un thème commun, « Corps du Christ pour la multitude », des temps en commun, temps de prière, d'assemblée, de repas aussi mais une diversité dans ce que chacun a pu vivre pendant ces quatre jours, dans la diversité des âges, des lieux d'où nous arrivions, des professions, des vocations dans l'Église, etc. :

- les carrefours et, si cette année le mien m'a plutôt déçue, j'ai entendu bien des gens ravis du leur,
- les ateliers : j'ai aimé écouter Anne nous parler des croix d'André Gence,

- les quatre mini-assemblées auxquelles je n'ai pu participer, donnant à ce moment-là un coup de main pour la session des enfants : joie pour moi d'avoir provoqué la rencontre de deux d'entre eux avec Jean-François, « un prêtre qui va célébrer la messe en prison et à qui ça plaît ! » dira Paul à sa maman,
- tous les échanges informels, comme les rencontres aux repas, soit programmés pour être sûrs de passer un petit moment avec tel ou tel, soit fortuites, occasion de découvrir de nouveaux visages, les rencontres dans le jardin et aussi au bar ! Et bravo à ceux qui ont promu les éco-cups, je ne sais combien de verres jetables on aurait consommés, mais c'est beaucoup ! Un signe modeste mais bien là pour que nous changions nos habitudes de consommation.

J'ai pu apprécier la place donnée aux enfants et aux ados quand, avec Patrick, nous avons répondu à leurs questions sur notre séjour en Algérie ainsi qu'à la célébration du samedi quand ce sont eux, les jeunes, qui nous ont passé le relais à nous, les adultes, avec cette invitation : « Voir le monde à l'envers, à partir du plus petit : n'est-ce pas l'invitation du Christ ? »

Cette unité dans la diversité que nous avons pu vivre à Francheville, il en a été question dans l'intervention d'Elena Lasida, « Revisiter l'institution à partir de la fragilité ». J'ai aimé son approche positive de la fragilité pour penser l'institution tandis que j'avais plus en tête de considérer la fragilité à un niveau personnel ou spirituel. J'ai trouvé son topo clair et stimulant, et sa conclusion : « Aidez-nous à sortir, à trouver des signes nouveaux » m'interpelle. Il me semble cependant que cette intervention n'a pas été exploitée dans la suite de notre réflexion.

Cette unité dans la diversité, nous l'avons vécue aussi à l'ordination de Guillaume, point d'orgue de la session, une célébration priante, joyeuse, tournée vers l'avenir, portée par les chants et la musique – bravo aux ados ! – ; une ordination avec l'envoi en mission de Guillaume et dans le même élan, ai-je envie de dire, l'envoi en mission des quelques-uns qui s'étaient engagés avec la Mission de France le premier soir ; force pour l'ordinaire des jours, étincelle de lumière à garder en mémoire quand viennent la grisaille et le découragement face aux réalités du monde et de l'Église ; qu'il est bon pour moi d'entendre et de

réentendre l'invitation à privilégier l'écoute de la Parole de Dieu comme nous le rappelait l'évangile, à ne pas nous agiter pour bien des choses.

Le travail sur la prière eucharistique, sur l'épître aux Éphésiens, le focus théologique, je ne sais qu'en dire... Certes il n'est pas inutile de travailler sur la liturgie et l'on ne perd pas son temps à lire la Bible à plusieurs. Mais je n'ai pas bien compris quels étaient les objectifs. Par exemple, pourquoi donc nous avoir rappelé la sacramentalité de l'épiscopat dans la théologie de Vatican II ? Plus important pour moi a été, là aussi, ce que nous avons vécu, la place et la parole de notre évêque dont c'était la première Université d'été. Je n'ai pas trouvé ce côté laboratoire, cette élaboration collective que j'attendais ; j'ai plutôt eu l'impression qu'après les carrefours, on nous donnait la « bonne parole ».

Je crois pouvoir dire que nous avons fait l'expérience d'être « Corps du Christ pour la multitude », la multitude chez nous mais heureusement aussi, au-delà de l'Hexagone et pour les générations à venir, une dimension à laquelle je suis très attachée. « Aidez-nous à sortir » nous disait

Elena Lasida ; oui, n'oublions pas de sortir nous-mêmes ! La dimension internationale n'a pas été absente avec le témoignage de Jean Toussaint sur ses seize années de présence en Algérie, témoignage qui m'a beaucoup touchée par sa sincérité, son humilité et sa profondeur exprimées avec beaucoup de pudeur ; des visages, des lieux et des souvenirs surgissaient en moi : pendant nos quelques années algériennes, en équipe avec lui, les difficultés de leurs ministères dans le diocèse d'Alger plombaient nos réunions. Avec la réalité vécue par les ouvrières cambodgiennes, perçue à travers le témoignage de Pierre Laurent, et la veillée spectacle « L'étiquette qui gratte » ; avec aussi les nouvelles sur l'Égypte données par Jean Marie Spychalowicz ou la réflexion d'Elena Lasida « façonnée par l'étrangère que je suis » selon ses propres termes. De toute l'Université d'été, c'est sûrement ce qui m'interpelle le plus, c'est ce qui décentre notre regard d'Européens repus, qui nous aiguillonne pour « voir le monde à l'envers à partir du plus petit », de l'autre, car le défi n°1 aujourd'hui, avec ses multiples facettes, n'est-il pas « Dans quel état mettons-nous la planète ? ».



ORDINATION DE GUILLAUME ROUDIER

HOMÉLIE

Par Hervé Giraud, évêque

Hervé Giraud est prélat de la Mission de France et archevêque de Sens-Auxerre.

Cet épisode de l'évangile (*Luc 10, 38-42*) se situe entre la parabole du Bon Samaritain et le Notre Père. Se faire le prochain, écouter la Parole de Dieu, prier le Père. Nous retrouvons ces trois exigences pour tous les fidèles du Christ : servir le monde blessé, écouter pour annoncer, célébrer pour rendre grâce au Père.

Ce dimanche nous vivons une ordination presbytérale, celle de Guillaume. Après les « mains plongées » de nos frères et sœurs engagés avec la Mission de France jeudi soir, voici qu'approchent les « mains imposées » sur la tête de notre frère, Guillaume. C'est ensemble que nous devons, en corps du Christ, pour la multitude... servir, annoncer, célébrer.

Servir. Chrétiens, diacres, prêtres, évêque nous devons servir le Christ. Le concile Vatican II le mentionne explicitement comme une priorité pour les prêtres : « Par l'ordination et la mission reçues des évêques, les prêtres sont mis au service du Christ... ». Mais, comme l'indiquait dimanche dernier la parabole du Bon Samaritain, nous servons le Christ dans l'homme blessé. Ce service du Christ devient aussi pour le prêtre, le service du peuple de Dieu comme le demandera la liturgie : « Veux-tu devenir prêtre... pour servir... sans relâche le peuple de Dieu sous la conduite de l'Esprit Saint ? » Si l'Église a maintenu l'ordination diaconale avant celle du presbytérat, ce n'est pas pour en faire un marchepied ou une étape hiérarchique, mais pour que les prêtres n'oublient jamais qu'ils sont et demeurent au service du Christ et de son Peuple, peuple qui dépasse infiniment les limites visibles de l'Église.

Guillaume, on exigera parfois de toi ce pour quoi tu n'es pas fait. N'oublie pas, comme il a été dit dans cette Université d'été, que la fragilité révèle notre solidité fondamentale. Seul l'amour du Christ peut nous faire tenir. Le rocher, c'est lui. Tu seras prêtre, ministre du Christ Tête, non pas d'abord pour exercer l'autorité de la Tête sur le

Corps, mais pour assurer la croissance organique du Corps vers la Tête.

Annoncer. « Jésus entra... Marthe le reçut... Marie écoutait sa parole. » (*Lc 10, 38*). Beaucoup de gens aspirent à être reçus, à être écoutés. Avant toute annonce et réciprocité, il y a une attitude fondamentale pour tous les fidèles du Christ, celle de recevoir et d'écouter. Nous avons d'abord à écouter avant d'annoncer. On le dit souvent : nous avons deux oreilles pour écouter et une seule bouche pour parler. Il faut donc écouter deux fois plus. Nous sommes encore loin de savoir écouter l'autre comme autre, écouter des victimes, écouter les autres jusqu'au bout d'une phrase. C'est un travail.

Guillaume, tu as souhaité entrer dans la Mission de France, y être reçu comme tu es, avec ce que tu es, y être écouté pour toi-même. Cela demande une réciprocité : faire entrer les autres dans ta vie, les recevoir pour eux-mêmes, les écouter patiemment.

Plus particulièrement, l'évangile nous invite à écouter la Parole de Dieu : c'est la première exigence pour des chrétiens et donc aussi pour des prêtres. Se couper un peu du monde pour méditer

la Parole de Dieu conduit à mieux le servir. L'écho de l'évangile en nous aura un développement durable pour la multitude. Écouter le Seigneur est une priorité supérieure à beaucoup de nos priorités. On ne perd ni son temps ni le sens du service en lisant de plus près l'évangile. Écouter est une action. Une action difficile car elle oblige à une sortie de soi, un décentrement.

Enfin célébrer. « Marthe, Marthe, tu te donnes du souci et tu t'agites pour bien des choses. » Le Seigneur nous invite à nous asseoir et à rendre grâce. Car si tout est grâce, tout doit surtout devenir action de grâce, merci, reconnaissance. Reconnaissons que nous sommes en déficit d'action de grâce. Or c'est elle qui nous propulse vers l'espérance, c'est elle qui fait devenir ce que nous avons reçu. Par nos actions de grâce, nous sommes en un sens nos propres parents. Nous devenons ce que nous voulons être selon le modèle qui nous a choisis : le Christ lui-même. C'est tout le sens des célébrations liturgiques.

Guillaume, tu auras à célébrer des mariages, des baptêmes - c'est déjà le cas - mais aussi l'Eucharistie et le sacrement du pardon. Ne t'habitue jamais aux rites, aux formes. Tente de les habiter

en pensant à partir des plus pauvres ou des plus fracturés de ce monde.

Servir, annoncer, célébrer... tout nous tourne vers la multitude. Ordonner un prêtre dans la Mission de France, ce n'est pas ordonner un aumônier d'équipe de mission. Ce n'est pas lui offrir une mission bien définie comme celle du curé de paroisse. Ce n'est pas vouloir être une force d'appoint mais, si possible, une force de pointe, non au sens mondain mais au sens de cette pointe qui cloue le mal, la violence aveugle, le mal en nous et autour de nous.

Guillaume, en t'ordonnant prêtre dans la Mission de France, je t'invite à une liberté exigeante, à une créativité audacieuse... mais avec des frères prêtres, avec des diacres, avec des frères et sœurs engagés, tous envoyés, portant de façon spécifique la responsabilité apostolique confiée à la Mission de France. Nous ne devons jamais être missionnaires seuls, mais toujours avec un cœur immensément habité. La présence de prêtres venant d'autres pays rappelle que la Mission de France ouvre plus qu'à l'universel.

La contribution à l'effort missionnaire que la Mis-

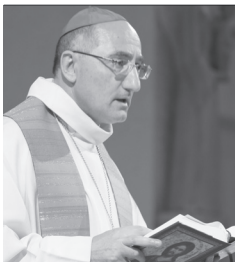
sion de France veut offrir dans un diocèse est à la fois passionnante... et passionnante ! Elle exige une passion faite de fidélité, de patience, de pertes, de traversées, d'aridités, de morts à soi-même, de joies nouvelles.

Guillaume, je ne te promets pas un long fleuve tranquille, mais le bonheur paradoxal des Béatitudes. La Mission de France propose à ses prêtres une attitude qui est celle d'une présence par un travail en plein monde, comme « une présence originale dans les milieux sociaux et culturels les plus étrangers à la foi en Jésus-Christ ». Le ministère presbytéral est engagé dans le travail. Quand on me demande : « Pourquoi ces prêtres travaillent-ils ? », je réponds : « Ce n'est pas pour avoir une sécurité, pas pour avoir de l'argent, pas pour vivre égoïstement, pas pour avoir un équilibre de vie, pas pour se faire plaisir, mais pour être dans des lieux où l'évangile n'est apparemment pas attendu, mais prêt à être révélé pleinement. » Oui, c'est le registre de la gratuité et de la réciprocité. Pour donner et recevoir. Pour écouter et pour parler. On va vers les autres, en sachant que l'Esprit nous précède, que les autres nous apportent quelque chose, que la relecture théologique fait progresser

la mission de l'Église.

Avec l'évolution du monde du travail, l'éducation dans les quartiers populaires, la montée des migrations, le changement créé par la civilisation numérique, la sauvegarde de la création, l'Europe et les cultures... les champs et priorités ne manqueront jamais. Quand j'entends les mots : identitaire, sectaire, repli, j'entends aussitôt la Mission de France qui en renvoie de plus justes : sortir, rencontrer, écouter, comprendre, dialoguer, partager, réfléchir, donner sens, collaborer, lutter, résister et finalement aimer... Un prêtre a aussi le droit de dire qu'il aime les gens, qu'il aime le Christ et que c'est une belle aventure ! Si un jeune, ce matin, veut vivre cette passion, alors je dis simplement : « Viens et vois ». Des plus jeunes aux plus anciens, chacun témoignera de sa propre voie.

Guillaume, chers amis, soyez là où on ne nous attend pas... car c'est précisément là aussi que la multitude nous attend le plus. Amen.



ENVOI : OUVERTURE SUR L'AG 2017

Par Hervé Giraud, évêque

Hervé Giraud est prélat de la Mission de France et archevêque de Sens-Auxerre.

Nous sommes tournés ce soir vers les Monts du Lyonnais, non vers un beau paysage ensoleillé, non vers l'Occident comme par opposition à l'Orient, mais tournés vers la multitude ! Nous avons, dans nos chromosomes, le gène du décentrement, toujours et encore. Jésus ne se met jamais au centre : soit c'est un enfant, soit c'est son Père. Ce soir, notre regard nous invite à voir plus large, à voir autrement. Nous avons à entrer dans un autre point de vue, le point de vue de l'autre : « La foi non seulement regarde vers Jésus, mais regarde du point de vue de Jésus, avec ses yeux : elle est une participation à sa façon de voir. » (LF 18)

Sans vouloir déterminer les champs et priorités qui seront réfléchis en Assemblées régionales et dans la future AG, n'oublions pas les champs per-

manents qui habitent notre histoire Mission de France : monde du travail, monde des migrations, éducation dans nos familles et dans les quartiers populaires, mais je perçois aussi de nouveaux champs missionnaires : nouvelle civilisation numérique, sauvegarde de la création, nouvelles cultures développant notre sens de l'international.

En nous tournant vers ce monde, nous ne nous mettons pas en surplomb, ni en extériorité, mais dans cette simple distance qui nous implique pour le dialogue, la réciprocité. En nous tournant vers ce monde, nous signifions surtout que nous ne cessons jamais d'être envoyés vers la multitude, que nous ne sommes pas à notre compte, que l'Église est envoyée, que nous ne nous envoyons pas nous-mêmes, que nous ne nous créons pas nous-mêmes.

Notre seule orientation c'est le Christ. « Le Christ est le véritable *oriens*. » Dès lors, ayons « ... une audace nouvelle pour dire sans crainte la Parole » (Ph 1, 14). Il nous revient de vivre cela dans la force de l'Esprit. Allez ! Là où vous avez entendu crier l'humanité, portez la Parole, vivez l'amour jusqu'à l'extrême. Crions comme Osée : « Faites des se-

mailles de justice... Défrichez-vous un champ nouveau ! Il est temps de chercher Dieu, jusqu'à ce qu'il vienne, et répande pour vous la justice ». (Os 10, 12)



JEAN-MICHEL BESNIER, *DEMAIN LES POSTHUMAINS*, HACHETTE LITTÉRATURES, 2009, 210 P.

Par Bernard Michollet

Bernard est membre de l'équipe « Dialogue science, foi, éthique ». Il est aumônier national de l'ACI, de la JIC et de la JICF, et il coordonne les réseaux de la Mission de France et participe au service « Recherche formation ».

Dans un livre stimulant, Jean-Michel Besnier¹ interroge quelques idées qui accompagnent la pointe avancée du développement des sciences contemporaines, « des fantasmes qui conspirent de plus en plus à rendre plausible, et même désirable, l'avènement d'une posthumanité² ». L'auteur, qui n'est pas technophobe, propose une réflexion sur une conséquence possible de la technique moderne poussée à son extrémité : l'humanité épanouie n'aurait plus qu'à s'effacer, « le paradoxe consistant à associer le bien-vivre futur à la disparition des hommes tels qu'ils sont... » (p. 23). En sept chapitres documentés, Jean-Michel Besnier décrit la nébuleuse idéologique des partisans

du transhumanisme³.

L'histoire s'enracine dans la montée en puissance de la technique au cours du XX^e siècle, technique adulée pour ses performances et son autonomie croissante, et soi-disant, moralement neutre. Seule émerge peu à peu une réflexion éthique : humains et robots, il nous faudra apprendre à vivre ensemble. Après les animaux, les machines forment une « république des êtres qui ont le droit d'être compris » (p. 43). Jean-Michel Besnier montre comment une nouvelle utopie s'est mise en place dès les années 1930. Reprenant l'idée de « perfectibilité indéfinie » de l'homme de Rousseau, le posthumanisme ne la limite pas à la « rupture avec les traditions » (p. 57), mais envisage un homme dont « les facultés pourraient être techniquement modifiées » (p. 58). L'amélioration du genre humain ne passe plus seulement par la culture et l'éducation mais par la technique dont le corps devient l'enjeu. « Dresser les corps ou bien les dissoudre : l'alternative connoterait donc le passage de la culture humaniste à son au-delà. » (p. 64)

Tous les visionnaires du futur, y compris Pierre Teil-

hard de Chardin, sont requis et réinterprétés pour valider le projet d'une humanité qui ne supporte plus sa finitude corporelle. Disqualifié par le dualisme cartésien, le corps est un encombrant qui sera pris en charge à la naissance grâce au clonage et en cas de maladie, grâce à la nanomédecine. La conscience pourra même être téléchargée sur un autre support en cas de défaillance. En chérissant un corps dont il ne sait que faire, l'homme contemporain est en plein paradoxe. Après avoir travaillé à « sauvegarder l'équilibre entre l'humain et l'environnement technologisé dans lequel il se trouve » (p. 83) avec le cyborg, il est en passe de souhaiter se laisser supplanter par plus performant que lui. Comme moderne, il n'a de cesse de transgresser la nature pour « se » dépasser, devenir un « homme augmenté » (p. 91). Frayant ainsi avec ses plus belles illusions – envisageant même l'immortalité grâce à la cryogénisation – il s'asservit à la technique en croyant faire culminer « l'idéal d'autonomisation de l'Esprit (...) avec le fantasme d'une auto-production » du corps (p. 115).

Du cyborg au robot humanoïde, il n'y a qu'un pas pour les partisans de la performance maximisée.

3. Le transhumanisme peut être considéré comme une forme de posthumanisme, mais pratiquement, les deux termes sont synonymes.

1. Jean-Michel Besnier est professeur de philosophie à l'université Paris-Sorbonne (Paris IV).

2. Jean-Michel Besnier, *Demain les posthumains. Le futur a-t-il encore besoin de nous ?*, Hachette Littératures, 2009, p. 11.

Désormais les citations seront signalées par l'indication de la page entre parenthèses dans le texte.

L'humanité n'a plus qu'à masquer sa honte d'être incompétente face aux machines qu'elle a mises au monde. Le Moi naturel est déchu « puisqu'un organe artificiel ferait toujours mieux que la nature » (p. 139). L'humanité entre dans l'ère de l'identité flottante qui « permettrait ainsi d'envisager son ouverture au monde des animaux et des machines, jusqu'à sa fusion même avec l'indéterminé que ferait émerger une hybridation des genres », nommée « la Singularité » par Kurzweil (p. 148). Les NBIC constitueraient le moyen d'accéder à cet eldorado⁴. Dans la foulée, le « je » n'est plus qu'une commodité de langage concédée par les pragmatistes pour désigner le sentiment de continuité dans l'existence. La subjectivité humaine est tout juste digne d'être comparée à l'intériorité d'un quelconque robot puisque, pour les psychologues comportementalistes, nous n'y avons accès qu'à partir d'effets extérieurs. Le concept d'émergence – une réalité est issue d'une autre sans être réductible à ses conséquences prévisibles – sert à donner une assise à l'idéologie de la démaîtrise de l'homme face aux technosciences.

Et si, comme le suggère l'auteur, tout cela était « le symptôme de l'image négative que nous nous faisons de nous-mêmes [...] comme un sentiment de lassitude » (p. 202) ? Et sans verser dans le pessimisme, il propose d'y lire l'appel à relever le défi « d'affronter la question de savoir comment nous pourrions vivre au sein d'une humanité élargie, telle qu'elle inclurait les animaux et les robots » (p. 205). Finalement une invitation dérangeante à repenser l'éthique.

4. Les NBIC constituent la « super-science » issue de l'interaction entre : *Nanotechnology, Biotechnology, Information technology and Cognitive science*.

Legs : Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée
à recevoir des dons, donations,
legs et assurances vie.

*Pour que continue la présence
d'Église qu'assure la Communauté
Mission de France dans le monde
d'aujourd'hui, vous pouvez léguer
tout ou partie de vos biens, étant
respectés les droits des héritiers
réservataires.*

*Association diocésaine, la Mission de
France est exonérée de tous droits
de mutation, que ce soit au titre
d'une succession ou d'une donation.*

Pour plus d'informations,
n'hésitez pas à contacter l'économe
de la Communauté Mission de France,
Père Daniel Chouin au 01 43 24 79 58

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

à renvoyer à :

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS
BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

NOM

Prénom

Adresse

.....

.....

Code postal Ville

Abonnement* ☐

Réabonnement* ☐

* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• **Lettre aux Communautés ordinaire** ☐ **37 €**

de soutien ☐ **40 €**

• **Offre pour les moins de 35 ans non abonnés** ☐ **20 €**

Je fais un don de : €

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de
"MDF - Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque de : €